

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# Journal du Cultivateur



## PROCÉDÉS DU BUREAU D'AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

VOL. I., No. 10, MONTRÉAL, FÉVRIER, 1854. FRANC DE PORT. PRIX 2s. PAR ANNEÉ, PAYABLE D'AVANCE.

### Journal du Cultivateur.

Les moyens de rendre la fertilité à des sols épuisés, auxquels nous avons fait allusion dans notre dernier numéro, sont très simples en théorie, quoique, dans la pratique, ils soient quelquefois difficiles, à cause du manque de matériaux, et particulièrement en Canada, des fonds nécessaires pour se les procurer, et de l'habileté qu'il faudrait pour les bien employer.

Le principe est assez simple; c'est de rendre au sol ce qui lui a été enlevé. Il faut ne pas toujours charrier hors d'une ferme, mais y charrier. Si la campagne porte à la ville une certaine quantité de vivres, la ville doit la rendre sous une forme ou sous une autre. S'il n'en est pas ainsi, la ville pourra s'enrichir, tandis que la campagne s'appauvrira.

Jusqu'à très récemment encore, les principes de la nutrition agricole étaient très mal compris. Dans les principes de l'analyse, c'est-à-dire, dans la séparation des éléments, il y a eu plusieurs grands maîtres, tels que Lavoisier, Scheele, Berzelius, Davy, Fourcroy, Priestley; mais pour les doctrines de la synthèse, c'est-à-dire de la combinaison des corps organisés formés de ces éléments simples par l'opération des lois de la vitalité, nous sommes presque entièrement redevables à l'école allemande, de laquelle, et d'un grand nombre de dignes élèves, dans tout pays où la science est enseignée, Liebig est l'illustre père.

On supposa, dans l'enfance de la science, et cette science est encore jeune, n'ayant pas plus de cent ans d'existence et ne datant,

en effet, que de la fin du siècle qui a précédé le présent, qu'à peu près les seuls éléments de la vie animale et végétale étaient les quatre principes ou éléments primitifs, le carbone, l'oxygène, l'hydrogène et l'azote. S'il avait été donné à Priestley et à Lavoisier de vivre; si le monde n'avait pas été fatigué de ses plus grands hommes, il est probable que nos connaissances dans cette science, la plus importante de toutes, auraient été beaucoup avancées. Mais ces deux grands philosophes avaient des opinions politiques qu'ils avaient exprimées. Par une coïncidence singulière dans l'histoire de deux grandes nations, Priestley fut forcé à un exil fatal, et Lavoisier fut décapité la même année, 1794.

Depuis ce temps, on a découvert qu'outre ces éléments primitifs, il y en a d'autres de grande importance. Le carbone fait le bois, le charbon, le suif, tout ce qui entre de matière solide dans une composition. L'oxygène fait tous les acides, et combiné avec l'hydrogène fait l'eau, qui est le grand élément auxiliaire, tant de la nutrition que de l'existence. L'azote est la base de tout ce qui est "fort." Toutes les créatures vivantes, soit plantes, soit animaux, le prennent en respirant l'air, dont il forme la plus grande portion. Quoique par lui-même un poison mortel, d'où lui est venu le nom d'azote, c'est-à-dire, destructeur de la vie, lorsqu'il est combiné avec l'oxygène, c'est l'entretien de notre vie. C'est le principe élémentaire dans toutes les espèces de saveurs et de toutes les odeurs, depuis le musc et l'ambregis jusqu'au fumier prohibé. On le trouve sous sa forme la plus pure dans l'ammoniac, ou la corne de cerf, combiné avec

l'hydrogène. Mais en général, la valeur de tout engrais, et au vrai, de toute nourriture, peut être estimée par la quantité d'azote qui y est contenue, ordinairement combiné sous la forme d'ammoniac, mais très souvent avec la potasse, la soude ou la chaux. C'est dans la dernière forme qu'il fait la fiente des êtres humains et des oiseaux, si précieuse sous la forme de guano, et les engrais artificiels. Mais avec ces engrais est mêlée une grande proportion de phosphates et de sulfates.

C'est du défaut des derniers éléments que provient principalement la stérilité des terres cultivées depuis longtemps. Le phosphate de chaux forme la fabrique osseuse du squelette humain, et de tous les animaux, dont l'anatomie s'approche de celle de l'homme, comprenant la vache, le cheval, le mouton, le cochon et le chien. Dans son état de pureté, c'est un des poisons les plus violents: combiné avec la chaux, il forme simplement des os. Avec la soude ou la potasse, le phosphore forme une des médecines les plus agréables et les moins dangereuses. Il existe jusqu'à une certaine étendue, comme partie constituante du lait et du fromage, et il est absolument nécessaire à l'existence vigoureuse des animaux qui fournissent ces articles, et de tout animal dont les os sont composés de phosphate de chaux.

L'eau est le grand réservoir de l'hydrogène: l'hydrogène combiné avec l'oxygène, couvre, sous la forme de mers, les 2 tiers de la surface du globe terrestre, et sous la forme de nuées, fleuves, lacs, glace et neige, la plus grande portion du tout. Newton, en observant la réfrangibilité de la lumière, tant dans l'eau

que dans le diamant, a fait la découverte étonnante, vérifiée depuis par l'expérience, que l'un et l'autre contiennent des éléments combustibles.

Mais l'hydrogène entre encore abondamment dans la composition des choses animées et dans les plus essentiels de nos aliments. La composition du fromage, telle que donnée (en omettant les décimales) par Gay-Lussac, est, carbone 59, oxygène 11, hydrogène 7, azote 21. On verra par là l'utilité d'un engrais fort pour la production du fromage.

L'usage du soufre n'est pas aussi aisé à comprendre, tant sont petites les traces qui en sont découvertes par l'analyse. Il n'est pas, comme le phosphore, une des grandes parties constituantes de notre fabrique; mais il a été constaté incontestablement que c'est une substance essentielle à la vie et à la santé, tant végétales qu'animales. Il existe abondamment ici, c'est-à-dire, dans la vallée du St. Laurent, sous la forme de sulfure de calcium, dont la décomposition forme nos sources minérales. En labourant un peu profondément, on en amènera à la surface autant qu'on en pourra désirer. La chaux, le sable, et l'argile sont essentiels aussi; mais il y en a suffisamment, à ce que nous croyons, dans tout sol qui vaut la peine d'être cultivé dans ce pays.

La grande difficulté qu'il y a à rendre la fertilité à des sols comme nous en avons ici, c'est de leur fournir du carbone, du soufre, de l'azote et du phosphore. L'hydrogène se fournit lui-même.

Le carbone est fourni naturellement par le fumier de paille, qui en est principalement composé, auquel on peut ajouter les feuilles, etc. qui tombent des arbres. Mais il doit être couvert soigneusement, de manière à empêcher que la matière soluble ne s'en échappe, et ne devienne un poison pour les animaux, sujet auquel les cultivateurs ne font pas, à beaucoup près, assez d'attention. Les vaches et les chevaux ne peuvent pas plus boire impunément leurs propres excréments que ne le peuvent faire les êtres humains.

La matière soluble consiste principalement en azote, sous une infinie variété de combinaisons, mais la plus commune est celle de l'ammoniac (appelé lorsqu'il est purifié, sels odorants), qui peut être reconnu par son odeur forte et piquante. Il est contenu plus abondamment dans les excréments humains que dans ceux des animaux de

ferme et encore plus abondamment dans ceux des animaux purement carnivores, tels que le chien et le chat. Le fumier de cochon est intermédiaire sous ce rapport.

Le mode de fournir du phosphore est celui-ci: on a beaucoup parlé du perphosphate de chaux et d'autres engrais artificiels, que nos cultivateurs n'ont pas le moyen d'acheter, mais qu'ils peuvent aussi bien faire eux-mêmes que d'autres pourraient le faire pour eux. Nous allons tâcher de nous rendre intelligible. Le phosphore est aussi essentiel à l'existence saine de l'animal que l'est le sel. Chaque homme en porte environ une demi-livre dans son corps. Il en doit être donné aux plantes, sous une forme ou sous une autre, si elles doivent produire de la nourriture. Les viandes les plus nourrissantes en portent le plus. Le froment en porte, et ainsi font le lait et le fromage; mais plus que tout cela, la carcasse sous la forme de ses os.

L'objet est donc de remplacer les os. Il faut rendre à la terre autant d'os qu'il lui en a été enlevé. Nous n'avons point de moulins à os, ou pour mouler les os, ici, et peu nous importe; car nous n'avons pas de terres légères à navets, pour y semer de la poudre d'os en même temps que la graine; mais on peut s'en passer d'après la nouvelle méthode américaine; nous ignorons où cette méthode a pris naissance, mais nous savons qu'elle est très ingénieuse et très avantageuse.

La recette est comme suit: Amassez autant d'os que vous pourrez; plus il y en aura, mieux ce sera. Un os de quelque espèce que ce soit, qu'on n'a pas calciné ou étuvé pour en faire sortir la glue, a une valeur intrinsèque d'environ le quart d'un sou par livre. Recueillez tous ces os, mettez-les dans une cuve de bois, et par-dessus de l'acide sulfurique, par exemple, un gallon d'huile de vitriol pour cinq gallons d'eau. L'acide décomposera les os, et sera lui-même décomposé. Une portion de l'acide s'unira avec la chaux et formera la substance insoluble appelée plâtre de Paris, ou gypse, dont les propriétés stimulantes pour les récoltes sont bien connues. L'autre portion étant alors employée à la désagrégation des os, en se combinant avec la graisse et la glue, laisse l'acide sulfurique "en excès," comme s'expriment les chimistes, et très aisément dégageable en combinaison avec la chaux, et fait ainsi de tous les engrais le plus productif, et chaque cultivateur

à les matériaux sous la main, s'il a la volonté de s'en servir.

Il y a une chose qu'on doit faire sonner aux oreilles de nos cultivateurs; c'est: Remettez dans la terre tout ce que vous en avez tiré.

Nous transcrivons ce qui suit du *Mark Lane Express* du 9 janvier:

"Le trait le plus frappant dans ce rapport est la petite quantité de produits du pays arrivés ces jours-ci, comparés à ce qui en est venu du dehors. Dans le fait, nous avons eu tellement à compter, depuis quelques années, sur les pays étrangers pour une grande portion des vivres que nous consommons, que l'occurrence de tout ce qui peut menacer d'interrompre le cours régulier des approvisionnements, est susceptible de donner lieu à de sérieuses appréhensions. Il est donc tout naturel que le présent état des affaires de l'Orient et le danger imminent d'une guerre avec la Russie aient influé considérablement sur le commerce des grains d'autant plus qu'il n'y a pas à nier que les besoins sont, à cause de la pauvreté de la dernière récolte, plus grands qu'ils n'ont été depuis plusieurs années. L'agitation dans le commerce a augmenté en conséquence, depuis notre dernier rapport, et il y a eu encore une hausse importante dans tous les principaux marchés. La hausse a été aussi grande dans les cantons agricoles que dans les marchés consommateurs, et la croyance que les fermiers ont une moindre portion de la dernière récolte qu'il n'est ordinaire à cette époque de l'année, gagne rapidement du terrain.

Ce qui en a été livré par les producteurs a été sur le même pied de détail que depuis quelque temps, et d'après le compte-rendu des ventes faites, aux villes qui font des rapports pour une moyenne générale, la quantité vendue paraît avoir été de 76,785 qrs., contre 102,845 qrs., dans la semaine correspondante de la précédente année.

Les arrivages des ports du nord de l'Europe, qui deviennent maintenant plus rares, donnent lieu à conclure sûrement, que presque tous les vaisseaux expédiés de la Baltique, etc., avant le commencement de l'hiver, ont maintenant atteint nos rivages; de sorte qu'on ne peut s'attendre à recevoir des approvisionnements importants de ces quartiers, d'ici à plusieurs mois; et quoique d'après les avis les plus récents reçus d'Odessas, Galatz, etc., des embarquements continuent à se faire dans ces ports, la proportion destinée pour la Grande-Bretagne a été comparativement petite. Il ne sera donc pas sûr de s'attendre à recevoir des ports situés à l'est de Gibraltar des secours de quelque importance. Une partie de l'approvisionnement américain, attendu depuis longtemps, est arrivée, et si le vent continue à souffler de l'ouest, on peut s'attendre à d'assez nombreux arrivages; mais

la quantité entière, qu'on sait être en route ne compensera pas la différence en moins dans ce qui est venu, ou viendra d'autres quartiers. Nous doutons donc que les apprèvements qui pourraient venir de l'autre côté de l'Atlantique influent sur les prix, et cette opinion est devenue si générale, que plusieurs de ceux qui étaient disposés à attendre qu'ils fussent arrivés ont jugé prudent d'acheter tout de suite; ce qui peut rendre compte, jusqu'à un certain point, du nouvel élan donné au mouvement ascendant.

A Liverpool, où les prix courants étaient depuis quelque temps, au-dessous de ceux d'ici, il y a eu une hausse rapide. La hausse de mardi à mardi a été de 10d. par 70lbs. sur le blé; et de 2s. 6d. à 3s. par quart sur la farine américaine."

Nos lecteurs remarqueront la hausse constante et rapide des prix de tous les vivres et fourrages, comme il paraîtra par nos quotations locales, qui, nous prenons la liberté de le répéter, ne sont pas les prix auxquels les commerçans vendent, mais ceux auxquels, comme nous l'avons constaté par des recherches diligentes et personnelles, les commerçans les plus respectables sont disposés à transiger.

**VOLAILE DE CHANGHAI.**

Nous transcrivons ce qui suit du *Montréal Herald*:

*Oiseaux de Changhai.*—L'exposé qui suit, et sur l'exactitude duquel on peut compter, peut intéresser les amateurs de cette race d'oiseaux, ainsi que ceux dont l'idée plus matérielle est restreinte à l'approvisionnement du pot.

En juillet, 1852, un ami acheta treize œufs, qui furent couvés durant le reste de ce mois. Il en provint quatre poules et un coq. Les poules commencèrent à pondre en janvier suivant, ayant alors cinq mois et demi. Durant le printemps et l'été, jusqu'à cette date, elles ont pondu cinq cent trente œufs, couvé deux fois et élevé soixante-deux poulets. La plus grande partie de cette volaille a maintenant été tuée, ou il en a été autrement disposé. Les jeunes poules qui restent pondent maintenant, et l'ont fait depuis qu'elles ont eu atteint l'âge de cinq mois et demi. Le présent poids des vieux et jeunes oiseaux est comme suit: les quatre vieilles poules, qui ont maintenant un an et cinq mois, pèsent, l'une portant l'autre, 7½ lbs. Deux jeunes poules, qui ont juste sept mois, pèsent, chacune, à une fraction près, plus de huit livres, et deux jeunes coqs de la même couvée, huit livres et quatre onces. Les autres sont du même poids moyen que la vieille volaille. Il les croit de la même race vigoureuse, de facile entretien, qui ne consomment pas beaucoup plus qu'il ne faudrait pour entretenir un égal nombre de poules ordinaires en bon état, tandis que comme on l'a vu ci-dessus, elles sont beaucoup plus

profitables. La chair est excellente, comme l'est aussi le saveur des œufs, lorsqu'on a fait attention à la nourriture des oiseaux. Ces poules sont tenues dans un bâtiment extérieur de bois, bien éclairé, ayant une bordure de toute massée autour du fond, et garnies de neige chaque artificielle et de l'halène des animaux, et l'on s'attend à ce qu'elles pondent tout l'hiver. On les nourrit ordinairement d'avoine et de blé sarrasin mêlés, et d'un peu de blé d'Inde avant qu'elles se juchent. Il faut qu'elles aient toujours de l'eau claire, et il est à propos de leur donner un peu de grain ou des patates bouillies, une ou deux fois la semaine durant l'hiver, outre des coquilles d'œufs brisées et de la chaux vieilles. Les feuilles ramassées l'automne sont une excellente litière. Les juchoirs doivent être ronds et de facile accès pour les oiseaux, et dans ce climat sévère, couverts de vieux drap ou de tapis.

On peut compter sur la véracité et l'exactitude du monsieur qui a fourni ce renseignement, et qui nous est bien connu. Nous transcrivons d'un journal de Québec l'article suivant:—

*Au Rédacteur du Québec Mercury.*  
POULES DE CHANGHAI ET DE LA COCHINCHINE—PRODUCTION D'ŒUFS POUR EXPORTATION.

MONSIEUR,—Il a été importé, sous ces noms, dans la Grande-Bretagne et dans les États-Unis, et plus récemment en Canada, une variété des espèces de poules, qui promet de changer bientôt entièrement la race générale des poules dans ces pays; et, quoique petites, elles sont bonnes pondueuses et bonnes aussi sur la table. Les poules de Changhai, ou de la Cochinchine ne diffèrent en aucune qualité essentielle, à ce que je crois, ni, au moindre degré, par l'apparence, si ce n'est que les poules de Changhai ont plus de plumes sur les jambes que celles qu'on appelle cochinchinoises. La poule de Changhai est un superbe oiseau, et d'un beau plumage, lorsqu'elle est bien soignée, quoique les couleurs ne soient pas aussi brillantes que dans d'autres espèces de volaille: la couleur favorite chez les amateurs est un jaune pâle, ou une couleur de soufre très claire, et cette couleur ne doit être mêlée dans aucune partie du corps avec des nuances plus sombres. Ce sont des oiseaux vigoureux, d'une croissance rapide et d'une maturité précoce, et sous ce rapport, ils sont parmi les oiseaux de basse-cour ce que les bêtes à courtes cornes de Durham sont parmi les amailles. Les poules, lorsqu'elles sont bien nourries, commencent généralement à pondre à cinq mois, et continuent, avec peu d'intermission, pendant l'hiver. Voici le résultat de mon expérience, cette année: cinq poules et quatre poulottes m'ont donné treize douzaines d'œufs plus d'un, en décembre, outre environ une douzaine nendus sans couvée, au commencement

à cause du manque d'une quantité suffisante de mortier et de sable, matières qui leur sont absolument nécessaires, lorsqu'elles sont enfermées dans un poulailler, comme elles doivent l'être dans ce climat, durant l'hiver. Il n'est pas nécessaire qu'elles soient tenues bien chaudement; dans les temps froids, l'eau gèle dans mon poulailler, et dans un temps modéré, elles sont pressées à passer dans une pièce voisine de l'étable, où elles passent la journée à leurs aises en apparence. Elles sont beaucoup moins querelleuses que la plupart des autres oiseaux de basse-cour, et moins disposées à s'échapper d'un enclos où elles ont été mises d'abord. Elles ne grattent pas beaucoup en rôdant, et en conséquence du peu de longueur de leurs ailes, qui est à peine la moitié de celles de la poule commune, il est rare qu'elles essaient de voler; de sorte qu'il faut prendre garde que les juchoirs du poulailler ne soient pas d'abord à plus de quinze pouces de terre, s'élevant d'environ un pied en talus, jusqu'à ce que le nombre de perches nécessaire ait été obtenu. Il y en a qui se sont tuées en voulant voler d'une hauteur à laquelle elles s'étaient élevées en gaimant. Ainsi, il faut prendre garde de ne pas les tenter de monter, en faisant des boîtes ou autres choses sur lesquelles elles puissent sauter. Le premier coq de ma collection (importé dans le *Druid*, en 1852, en ligne directe de Changhai) s'est tué de cette manière. Il pesait quinze livres. La poule est morte l'hiver dernier, par la même cause, à ce que je crois, étant tombée pressamment de son juchoir. Elle pesait onze livres. L'œuf de la poule de Changhai n'est pas bien gros, mais pesant et d'un goût délicat, et généralement de la couleur du chocolat. J'ai pourtant quelques œufs qui sont parfaitement blancs. Je désignerais pouvoir dire quelque chose à la louange de leur chair pour la table; elle est sèche, de couleur jaune, d'un goût peu agréable, et la proportion de la viande blanche, c'est-à-dire, de l'estomac, est si petite, comparée au poids de l'oiseau, qu'elles ne peuvent pas remplacer la petite poule canadienne, quoique j'aie vu de beaux oiseaux, provenant du croisement du coq de Changhai avec la poule commune, plus grands de toute manière. La chair de meilleure couleur, avec de bonnes dispositions à pondre, et il est très probable qu'il résulterait un très bon effet d'un croisement de cette sorte.

Les poules de la nouvelle espèce sont précieuses, à mon avis, comme pondueuses principalement, et comme les œufs forment un article d'une valeur considérable, parmi ceux qui sont exportés aux États-Unis, je recommanderais fortement aux agriculteurs de l'adopter généralement.

UN AMATEUR.

Québec, 7 janv., 1854.

Ces œufs ont un peu excité notre curiosité, en ayant vu un bon nombre qui différaient grandement par la couleur, la gran-

deur et le caractère. Nous en avons vu de tout blancs et de très petits, mais nous en avons obtenu deux du monsieur auquel il est fait allusion dans le *Herald*, de poules que nous savons de race pure. Ils sont gros, de couleur jaun-brunâtre foncé, à coquilles épaisses, et un peu moins pointus, au petit bout, que ne le sont ordinairement les œufs des autres poules. C'est-à-dire qu'ils ont une forme plus complètement ovale, ressemblant beaucoup aux œufs de la poule malaise, excepté qu'ils sont plus petits, d'une couleur plus foncée, et moins pointus. Les œufs dont nous parlons n'ont pas été choisis à cause de leur grosseur, mais simplement comme échantillons moyens.

Quant à la qualité de la chair des poules de Changhaï comme aliment, nous n'en pouvons pas parler d'après expérience, attendu qu'elles sont trop précieuses pour la table. Ces oiseaux, ceux de la Cochinchine et de Canton sont tous de la même race, un peu variée. Les plumes auxorteils ne forment qu'une variété accidentelle. Il reste à constater leur valeur nette, c'est-à-dire quel poids et quelle qualité d'œufs et de chair sont produits par la même qualité de nourriture. C'est une chose difficile à estimer dans les oiseaux domestiques, parce que pour profiter, ils doivent avoir, en été, de l'herbe et des insectes en suffisance, choses qu'on ne peut pas leur mesurer, comme quand il s'agit d'engraisser un bœuf ou un mouton.

Les pommes de terre sont maintenant presque toutes serrées; presque partout la récolte en a été considérable, quant à la quantité mais les pertes par maladie ont été plus étendues que d'ordinaire. Il en est venu d'Irlande et d'Ecosse en très grande quantité, tandis que ce qu'il en est arrivé du continent à Londres excède 3.000 tonneaux, dont environ 500 sont venus de Suède. C'est la première fois qu'un article de cette nature est importé de ce pays là. La plus grande partie des pommes d'Irlande se sont trouvées de bonne qualité. Il y en a qui ont été vendues 120. le tonneau, prix bien capable d'induire à d'autres embarquemens. Les récoltes de carottes et de navets se sont trouvées très abondantes. — *Journal Anglais.*

C'est un très haut prix, qui fait voir qu'en Europe, (car les prix du marché de Londres règlent ceux des autres marchés,) les pommes de terre doivent être une douceur plutôt qu'une nécessité de la vie.

Le tonneau contient vingt quintaux de 112lbs. chacun, c'est-à-dire huit *stones*, ou huit fois 14lbs. avoir du poids.

Le prix sera donc de 6s. le quintal, c'est-à-dire de 9d. sterling, ou d'environ 11d. (23 sous), courant le *stone*, ou huitième d'un quintal.

C'est par comparaison, un prix beaucoup plus élevé que celui du blé.

Dans les années d'abondance, le prix des patates est d'environ 2d. les 14lbs., et il est rare qu'il s'élève au-dessus de 5d.

#### BŒUF.

Le public commence à être fatigué de la viande excessivement grasse de nos expositions passées de Noël, et le fait n'est pas étonnant, lorsqu'il est envisagé sous le vrai point de vue: une fois ou deux, les producteurs et les commerçans peuvent montrer quelque chose, à leur perte, pour la nouveauté de la chose, mais ce n'est déjà plus une nouveauté, et la transaction n'est pas d'accord avec l'habitude des affaires. Quelque portés que soient quelques-unes d'eux à spéculer là où il y a une probabilité de profit, ce ne sont pas des gens à semer, au temps de la semaille, sans la perspective de récolter, à l'époque de la moisson. Nos meilleurs bouchers commencent à en faire l'expérience, particulièrement ceux qui ont un "commerce de famille;" de sorte que les gros cas d'obésité tombent entre les mains d'autres bouchers, qui regardent moins à la qualité qu'à quelque chose de volumineux pour argent comptant.

Mais en même qu'on a encore quelque raison de se plaindre d'un excès de graisse, il y a, de l'autre côté, une vaste masse de préjugés dirigés à tort en toute occasion contre cette graisse ou partie grasse, comme si les agriculteurs, en engraisant des bœufs et des moutons, pouvaient mêler le muscle, ou la chair et la graisse, comme le manufacturier mêle la chaîne et la trame, dans la manufacture du drap large.

Ce n'est pas tant néanmoins la qualité des animaux vivans que la viande morte qui peut être partagée pour plus de clarté, en trois classes. 1o. la bonne, comprenant chaque degré de graisse, la graisse et le muscle, (le gras et le maigre) étant convenablement mêlés; 2o. la mauvaise, où le gras et le maigre ne sont pas mêlés convenablement; 3o. la malade ou malsaine, où la viande prend un degré de graisse malsaine et une chair impropre à la nourriture. Nous esquisserons séparément ces trois qualités de viande.

1o. Le bœuf et le mouton ne peuvent pas être trop gras, pourvu que la graisse et le muscle soient mêlés convenablement, en bonnes proportions séparées et de bonne qualité. Le muscle et la graisse ont individuellement des qualités différentes, de même que quand l'un et l'autre sont mêlés ensemble. Le muscle du bœuf, par exemple, est différent de celui du mouton, du cochon, de la volaille et du poisson, et le muscle d'un

bœuf diffère de celui d'un autre bœuf, différant autant quant au goût que quant à l'apparence. Ainsi en est-il de la graisse. L'un et l'autre sont encore affectés par l'âge. Si l'un et l'autre sont de bonne qualité séparément, ils ne peuvent pas être mauvais, lorsqu'ils sont mêlés ensemble, en proportions convenables, et font ce qu'on appelle une viande à grains fins, ou d'un beau grain. Même en mettant de côté la proportion, nous avons rarement vu un exemple où la graisse prédominât avec excès, car avant de le faire, elle prend une forme malsaine, qui tombe dans la troisième classe.

Les muscles, en langage ordinaire, la chair, ou la partie maigre, constituent la partie du corps de beaucoup la plus considérable, consistant en un anas ou assemblage de fibres, ordinairement parallèles l'une à l'autre, et liées en faisceaux. Chaque fibre, ou fil, telle que vue à l'œil nu, paraît, lorsqu'elle est examinée avec le microscope, composée d'un nombre de fibres plus petites, formant de plus petits faisceaux semblables aux plus grands. Ces fibres, tant grandes que petites, sont liées ensemble, ou en gainées en un tissu cellulaire, chacune des petites fibres étant aussi entourée d'un tissu, et le tout est abondamment fourni de nerfs et de veines ou vaisseaux sanguins. La chair est donc ainsi composée de diverses substances, principalement au nombre de quatre, l'albumen, l'acide lactique, les sels et la matière extractive. C'est cette dernière qui donne au bœuf rôti et bouilli leur saveur particulière. Elle est plus forte dans certains animaux que dans d'autres, et dans les vieux que dans les jeunes; de là les plaintes que font nos gens de qualité et autres, qu'ils ne peuvent plus avoir le bon bœuf rôti et la bonne sauce d'autrefois, les animaux étant tués trop jeunes. Autrefois, on tuait peu de bœufs avant l'âge de six ans; aujourd'hui, on les tue généralement à deux ans, excepté en Ecosse. A l'égard des substances solides et liquides, le bœuf contient environ 77 parties d'eau sur cent, et 23 de matière sèche.

C'est à la différence proportionnelle des substances solides et liquides, ainsi qu'à la présence de matières étrangères, que doivent être attribuées les différences dans la qualité du maigre de la viande. Si les exhalans de la peau et lymphatiques sont inactifs, par exemple, on ne peut pas s'attendre à la même qualité que s'il en était autrement. Si les animaux sont tués dans un état d'excitation, ou immédiatement après avoir été dans un tel état, et avant que le système soit revenu à un état de tranquillité, la viande sera détériorée. Certaines espèces d'alimens non préparés ou conditionnés, dont la matière délétère n'a pas été enlevée avant que les animaux aient été tués, gâtera aussi la qualité de leur chair, et ainsi sera l'état contraire, le jeune et ce qui s'en suit; parce que tous changemens produisent un

différence de proportion de solides et de liquides, outre l'introduction de matières étrangères.

La graisse, ou la partie grasse, est composée de deux substances, la stéarine et l'oléine, mêlées en différentes proportions non-seulement dans le bœuf, le mouton et le cochon, mais encore dans des individus et des animaux différens. La graisse des rognons, par exemple, diffère de celle des intestins, des côtes, de la croupe et autres parties où elle se mêle avec le muscle. Sa fonction a une double fin ; elle sert à lubrifier les muscles, les faisant jouer librement entre eux, et à la respiration et à la transpiration, ou à fournir aux poumons du carbone, dans le cas où il ne leur en est pas fourni par la nourriture, ou à remplacer celui qui est émis par la perspiration sensible et insensible, entretenant dans les deux cas la chaleur, la réparation et la santé du corps. Ce dernier procédé de transpiration n'est pas encore déterminé, ou expliqué, d'une manière satisfaisante, mais nous croyons que la consommation de graisse dans la lubrification des muscles et la respiration, est beaucoup plus grande qu'on ne le croit généralement, car la perte qui s'en fait, lorsque la nourriture manque, est beaucoup plus grande que celle dont ont besoin les poumons seuls. Durant la vie, ou tant que le sang, ou plutôt la totalité des fluides continue à circuler, le système musculaire peut être comparé à un mouvement perpétuel, subissant évidemment une grande perte de puissance motrice. C'est un fait bien constaté que si les exhalans ou pores de la peau sont fermés pendant un temps même très court, tout le système est dérangé, preuve évidente qu'une grande quantité de matière délétère est demeurée dans le corps, au lieu d'en sortir comme il l'aurait fallu. Les faits étant tels, il est manifeste que l'emploi le plus économique de la graisse est là où elle est requise immédiatement pour usage, ou mêlée avec le muscle, formant une viande à grain fin. Lorsqu'elle est de la meilleure qualité, la graisse ou partie grasse du bœuf a une apparence claire et est d'un blanc faiblement rosâtre.

Telle étant la nature du maigre et du gras de la viande de boucherie, on pourra facilement apprécier l'exactitude de la conclusion à laquelle nous en venons, savoir, qu'il n'est jamais éprouvé de perte sur la table, par une trop grande quantité du dernier, lorsqu'il est mêlé avec le premier, de sorte que l'expression "trop gras" n'est jamais applicable à cette classe ou sorte de viande, et quand nous en viendrons à cette partie de notre sujet, (la cuisine), nous trouverons qu'on éprouve le contraire, et qu'on a à dire "trop maigre."

Ainsi, ceux qui ne sont pas capables de juger de la qualité de la viande de boucherie, avant que l'animal ait été tué, qui ne peuvent dire si ce bœuf, ce mouton ou ce cochon donnera cette sorte de viande, ou la suivante, doivent se garder de s'empres-

de passer condamnation contre des animaux amenés à Baker-Street, ou à quelque autre de nos expositions, en même temps que les éleveurs et les engraisseurs doivent toujours éprouver la valeur de leur jugement, par un examen comparatif fait après que les animaux ont été tués. Dans le fait, il nous faut des expositions de viande de boucherie, à Noël, pour suivre nos expositions d'animaux gras, à la même époque. Un plan qui ne serait pas moins avantageux aux agriculteurs qu'aux bouchers et au public.

20. Lorsque le gras et le maigre ne sont pas mêlés convenablement, et que le premier est déposé en grandes masses dans des régions particulières du corps, telles que la croupe, les côtes, etc., séparées du maigre, ou à peu près, quelque défaut constitutionnel se rattache évidemment au tissu : dipoux ; mais quand nous parlons d'un défaut constitutionnel, il faut se rappeler que la nature est toujours apte à s'adapter à ses exigences particulières. Dans les climats chauds, par exemple, comme en Perse, dans l'Indostan et en Afrique, on trouve le bœuf et le mouton à croupe grasse. L'évaporation qui se fait par la peau de ces animaux, souvent exposés au soleil durant la chaleur du jour, broutant dans des champs ouverts, doit être considérable : d'où l'on a conclu que l'accumulation de la graisse, dans ces cas, était une provision faite par la nature pour lubrifier la peau, et la tenir ouverte, flexible et saine, sans quoi l'état opposé aurait lieu. En suivant la ligne d'argumentation ici impliquée, on en vient à conclure que tant qu'on suivra la pratique de nourrir les animaux dehors exposés à l'influence du temps, on ne fera pas disparaître le défaut dont on se plaint. On peut nourrir à couvert jusqu'à ce que le monde ait appris à vivre sans viande de boucherie, si un tel temps est destiné à arriver, mais tant qu'on nourrira aux champs, nous verrons d'infirmes masses de graisse défigurer nos bœufs et nos moutons, et diminuer la valeur de leur chair comme aliment. Or, quoique nous puissions prendre cette conclusion pour parfaitement juste, il n'en est pas moins manifeste que l'exposition au grand air et la nourriture influent grandement sur la qualité de la viande de boucherie dont il est question. Si en premier lieu, nous tenons nos taureaux, nos vaches et nos veaux exposés à l'influence du soleil brillant de l'été et des vents froids de l'hiver, nous affectons non-seulement les fonctions de la peau, mais encore ceux du tissu adipeux, qui en borde ou enduit le côté intérieur, car le besoin que la première a du dernier est proportionné à la chaleur ou à la froidure de l'atmosphère. L'expérience a appris que le froid et la chaleur consomment de la graisse, et avant que la graisse puisse être consommée, dans ce cas, il faut qu'elle ait été formée et déposée dans le tissu adipeux parce que la consommation est irrégulière. Si la consommation était égale, dans le cas des poumons, on pourrait supposer qu'il serait fourni régulièrement par le sang ;

mais quand la consommation est restreinte à six ou huit des vingt-quatre heures du jour, comme en été, il faut qu'il y ait un approvisionnement extraordinaire dans le tissu adipeux. Durant les seize ou dix-huit heures du jour, quand il n'y a pas où en prendre, durant le premier espace de temps. Par conséquent, en vertu de circonstances particulières, la nature requiert une prédisposition à déposer de la graisse là où il en peut être porté, et où il en est le plus de besoin.

En second lieu, quand la nourriture est entièrement composée des éléments de la graisse, et destituée de ceux du muscle, des quantités plus qu'ordinaires de graisse peuvent se former et être déposées dans les régions où il en est besoin. La nature exige une prédisposition non-seulement à accumuler de la graisse dans des régions particulières du corps, mais encore à l'économiser dans d'autres, comme dans le cas des muscles ou de la chair sur les côtes, etc., car si la matière brute qui lui est fournie ne contient qu'une certaine portion de la substance adipeuse, elle ne peut la fabriquer, pour ainsi parler, et la déposer en deux endroits. Elle peut la partager, mais alors, si elle donne à une partie plus que sa juste part, il faut qu'elle prive l'autre d'autant. Si elle est prodigue dans un cas, pour suppléer à l'exigence particulière en question, il faut nécessairement qu'elle soit chiche dans l'autre.

La chair contient toujours plus ou moins de graisse, pour la lubrification, mais quelquefois très peu dans les qualités que nous examinons. La nutrition des animaux parvenus à leur maturité est un emménagement de graisse, et dans les cas de cette sorte, elle est emménagée ou emmagasinée irrégulièrement, la plus grande partie étant déposée ensemble en grandes masses, ou en couches dans la membrane cellulaire, qui divise les différents jeux de muscles comme quand ils se croisent l'un l'autre, etc. mais dans l'intérieur des grands et petits faisceaux de fibres, déjà mentionnés, il n'y en a pas, comparativement parlant, une quantité extraordinaire d'accumulée, de sorte qu'il n'y a que certaines parties de l'animal qui prennent la graisse, tandis que d'autres demeurent, comparativement aussi, telles qu'elles étaient, lorsqu'il a été mis à l'engrais. Les cellules du tissu adipeux qui couvre les plus grandes membranes et les viscères, sont remplies de graisse ; mais celles des petites membranes qui engagent les grands et petits faisceaux de fibres, sont laissées comparativement vides, tellement qu'à l'œil nu, elles paraissent tout-à-fait privées du tissu adipeux, quoiqu'il soit évident qu'il doit exister, puisqu'elles le montrent dans la viande d'un beau grain. C'est ici que gît le défaut, défaut qui paraît exister dans les absorbans, dont la fonction est de remplir les cellules du tissu adipeux ; car, si elles n'étaient jamais remplies, elles ne pourraient pas croître.

Là où il y a défaut de graisse dans la lubrification, les fibres sont dures et coriaces ; et elles ne sont jamais aussi bonnes que

quand le grain est convenable; et le gras, jusqu'au exempt de maladie, est inférieur aussi, par la qualité, à celui de la première classe, surtout lorsqu'il est vieux.

#### LE CHEVAL ARABE.

Layard, l'explorateur de Ninive, qui ne connaît pas moins bien les Arabes que les antiquités, donne, dans son dernier ouvrage, *l'Asyrie*, quelques détails curieux concernant le vrai cheval du désert. Contrairement à l'opinion générale, le vrai cheval arabe est moins célèbre par sa vitesse sans équilibre que par sa faculté extraordinaire d'endurer la fatigue et la faim. Il n'a que deux allures, ou trains d'aller ordinaires, le pas accéléré, qui lui fait faire de quatre à cinq milles à l'heure, et le moyen trot, parce n'est que quand il est poursuivi que le Bedouin met sa cavalle au grand galop. Ce qui rend le cheval arabe si précieux, c'est la distance qu'il peut parcourir dans un cas de nécessité; c'est le poids qu'il peut porter, et le peu de nourriture qu'il exige, comparé aux autres chevaux.

Layard dit qu'il a entendu parler d'un jument qui avait porté deux cavaliers pesamment armés hors de l'atteinte de quelques Anézys, qui les poursuivaient. Cette jument avait rarement plus de douze poignées d'orge dans les vingt-quatre heures, excepté le printemps, quand les pâturages étaient verts et il n'y a même que les juments des riches Bedouins qui reçoivent cette chétive pitance. La conséquence en est, qu'excepté le printemps, les chevaux arabes sont maigres et ont mauvaise mine. Ils ne sont jamais mis sous couvert en été, ni à l'abri des vents froids du désert, en hiver. Il est rare qu'on leur ôte la selle de dessus le dos, et l'étrille et les soins du palefrenier leur sont inconnus. Ils atteignent quelquefois quinze palmes de hauteur, et ils n'en ont jamais moins de quatre. Ils sont au si doux et aussi dociles que des agneaux, n'exigeant pour les guider qu'un simple licou; et cependant, dans la frayeur ou la poursuite, leurs narines deviennent rouge-de-sang, leurs yeux semblent se remplir de feu et étinceller; ils ont le cou arqué, la crinière et la queue levées et étendues au vent; l'animal devient subitement tout autre qu'il ne paraissait.

Les vastes plaines de la Mésopotamie fournissent les meilleures races, et ces races se partageant en cinq lignées, dont le haras primitif était celui des Kohyeh. Les plus fameux appartiennent ou à la tribu de Schammer ou à celle d'Anézys. Leurs généralités sont très scrupuleusement, et ils sont d'une si grande valeur, qu'une cavalle de pur sang est souvent possédée par une dizaine ou plus d'individus. Ce n'est que rarement qu'on peut acheter un vrai cheval arabe. La raison en est qu'à cause de sa vitesse et de sa vigueur à toute épreuve, il est inappréciable pour le Bedouin, qui, une fois sur son dos, peut défier quiconque le veut poursuivre, excepté un Schammer ou un

Aneyza, monté sur une cavalle meilleure coursière que la sienne. Un coursier américain, ou même un cheval de chasse anglais succomberait à la fatigue avant qu'un cheval arabe eût commencé à suer. Lorsqu'on des juments poulinières de pur sang ont été vendues, il en a été donné jusqu'à six mille piastres; encore n'étaient-elles pas, à ce qu'on soupçonne, de la meilleure race.

L'Arabe qui vend sa jument ne peut rien faire de son or; il ne peut pas même le garder, car le premier Bedouin qui le rencontrera, et qui a conservé sa jument, le lui enlèvera, et le mettra au défi de le poursuivre. Layard pense qu'on n'a jamais vu en Angleterre un cheval arabe du meilleur sang. S'il en est ainsi, on peut à peine supposer qu'il en soit jamais venu en Amérique, mais on dit croire que les prétendus chevaux arabes donnés à notre gouvernement sont de races inférieures. Il est rare, en effet, de trouver des chevaux de la meilleure race au-delà du désert. Ce sera un sujet de regret pour ceux qui admirent les beaux chevaux, d'apprendre qu'on regarde le cheval arabe comme dégénéré, en conséquence de la conquête de l'Arabie et de la décadence de la tribu des Bedouins. — *Philal. Bulletin.*

#### RÉCOLTE DES POMMES DE TERRE.

##### *Du New England Cultivator.*

On a été généralement dans la persuasion que c'était un bon moyen de conserver les pommes de terre que de les exposer au soleil et à l'air, avant de les serrer. L'expérience a néanmoins démontré depuis que c'était une illusion. Plutôt les patates seront encaillées, ou mises à couvert des rayons du soleil, après avoir été tirées des fosses, mieux elles se conserveront saines, les rayons du soleil tenant grandement, non-seulement à détériorer les qualités nutritives, mais encore à les rendre moins aptes à se garder jusqu'au printemps suivant.

Une autre erreur très répandue, et non moins susceptible de produire un mauvais effet, c'est la supposition que les tubercules doivent être scrupuleusement nettoyés de la terre qui les entoure, dont la présence, en si petite quantité que ce soit, est regardée par plusieurs comme faisant qu'elles deviennent aqueuses et mauvaises à manger. Quiconque pourtant prendra la peine d'en faire l'épreuve, pourra aisément se convaincre qu'il n'en est pas ainsi, et que des patates qui auront été complètement nettoyées par lavage, assèchement ou autre procédé quelconque, montreront des symptômes de décomposition et deviendront impropres à être employées pour aliment ou autre usage, beaucoup plutôt que celles qui ne l'auront pas été.

Un grand nombre de cultivateurs ont pour habitude de choisir une partie de leurs patates les meilleures et les plus complètement mûres, et de les encailler soigneusement dans des quarts ou barriques, remplis-

sant les espaces vides entre les racines de terre fraîche et humide. Les quarts ainsi remplis sont placés dans quelque coin obscur de la cave, et y sont laissés, jusqu'à ce qu'on ait besoin de leur contenu pour le marché, ou pour l'usage domestique.

Serrées comme nous avons dit plus haut, et mises hors de la portée de la lumière et de la chaleur, ou là où elles seront aussi peu exposées que possible à ces agents puissants, les pommes de terre demeureront saines et bonnes à manger jusqu'à une époque avancée de l'été suivant.

#### SUR LA MEILLEURE MANIÈRE D'ENCAVER LES POMMES DE TERRE.

##### *Du North British Agriculturist.*

Avant l'apparition de la carie dans les pommes de terre, qui date de l'année 1846, on trouvait peu de difficulté à conserver les patates saines et bonnes pour le besoin futur; mais depuis qu'elles sont devenues sujettes à se carier, il est devenu difficile de les enlever de manière à empêcher qu'elles ne pourrissent partiellement ou totalement. Avant la carie, la coutume était de les serrer dans de grands caveaux, jusqu'à la hauteur de huit et même vingt pieds, ou dans des fosses de la largeur de six pieds ou davantage, et d'une profondeur à peu près correspondante. Si les caveaux ou les fosses étaient dérangés prématurément, il en pouvait résulter quelque perte, mais autrement, elles semblaient être à l'épreuve de tout ce qui pouvait nuire à leur conservation. Depuis 1847, si les patates sont seulement manées rudement, mises dans un caveau ou de grandes fosses, leur destruction en résulte presque nécessairement, et les cultivateurs qui s'en sont tenus opiniâtement aux anciennes pratiques, en apparence en dépit de meilleures convictions, ont éprouvé annuellement de grandes pertes. Quelques écrivains ont suggéré l'emploi de sable sec, de cendres, de tourbe ou de paille brûlée, etc. La meilleure manière d'encaiver les patates, c'est de ne l'employer aucune de ces matières, mais de les faire sécher au soleil, autant que possible, et de les placer ensuite dans un endroit ouvert et bien aéré, dans des fosses étroites, de pas plus de trois pieds de largeur. Ces fosses doivent être couvertes de paille longue, ou lorsque les circonstances le permettent, de fougère et de roseaux, pour mettre les tubercules à l'abri de la pluie et des gelées qui ont lieu jusque vers le milieu de décembre. Après cette époque, il faut mettre un peu de terre par-dessus, et pratiquer des trous au sommet, pour ventilation. Il faut recouvrir la terre de paille, et s'il y a seulement six pouces de terre, les patates ne souffriront pas du froid, à moins qu'il ne devienne très-intense. Il est très important de n'arracher les patates que quand la terre est sèche. S'il y en a de gâtées, lorsqu'elles sont arrachées d'un terrain humide, il est probable que la plus grande partie deviendra bientôt plus ou moins affectée de

de la maladie. Lorsqu'on emploie la char-  
rue pour arracher les pommes de terre, on  
les fera sécher plus vite, en les exposant sur  
le côté du sillon exposé au soleil, dans l'a-  
vant-midi. La maladie est néanmoins deve-  
nue si perfide, que toutes ces précautions ne  
seront pas une garantie parfaitement sûre,  
et il sera bon d'examiner de temps à autre  
l'état des fosses. Si la maladie s'étend, les  
tubercules affectés doivent être ôtés, à me-  
sure qu'on retourne les patates, pour les  
exposer au soleil. Si la carie est sèche, le  
triage n'est pas aussi nécessaire, mais si elle  
est humide, et que les tubercules gâtés ne  
soient pas ôtés, le tout deviendra bientôt  
une masse putride. On peut même dire  
qu'aussitôt que la carie humide se montre, il  
est temps de disposer des patates demeurées  
saines, attendu qu'il est rare qu'elles échappent  
à la maladie, lorsqu'elles ont été parti-  
ellement en contact avec celles qui sont  
devenues noires et putrides.

Quant à l'époque convenable pour arracher  
les pommes de terre, elle est ordinaire-  
ment déterminée par la décomposition des  
fanes; on la reconnaît aussi, quand le tuber-  
cule frotté retient sa première peau. La  
dernière épreuve peut encore être employée;  
mais, en conséquence de la pratique mainte-  
nant suivie de semer les patates de quatre à  
six semaines plutôt qu'on ne le faisait avant  
l'apparition de la carie, presque toutes les  
patates cultivées en plein champ doivent  
être prêtes à être arrachées maintenant.  
On diffère souvent imprudemment cette  
opération, soit à cause des travaux pressés  
de la moisson, soit en conséquence de l'idée  
qu'il faut attendre le mois d'octobre pour  
recueillir les patates. Outre qu'en différant  
trop d'arracher les patates, on les expose  
davantage au danger d'être détruites, si elles  
sont laissées trop longtemps dans la terre,  
elles deviennent moins agréables au goût, et  
le retard est la cause la plus fréquente de  
cette noirceur bleuâtre qu'on remarque par-  
fois dans les patates, lorsqu'on les a fait  
bouillir et qu'on les a gardées quelque temps,  
après qu'elles ont été tirées du feu. On attri-  
bue souvent cette couleur bleuâtre à l'effet  
de la maladie. Nous croyons pourtant que  
la cause réelle est celle que nous avons indi-  
quée. La carie des pommes de terre, à la  
présente époque de l'année, se manifeste  
sous une forme presque aussi virulente que  
l'on a vu précéder, depuis 1847. Dans une  
dixaine de jours, ou moins, un quart de la  
récolte, même en Ecosse, sera devenue  
impropre à la nourriture de l'homme. En  
Angleterre, les trois quarts de la récolte  
sont déjà détruits; et en Irlande, la presse  
périodique découvre et convient maintenant  
que ce que nous avons dit à nos lecteurs, il  
y a un mois, est plus que prouvé. Quiconque  
donc aura l'avantage de pouvoir fournir des  
patates saines de bonne qualité peut s'atten-  
dre à les vendre à des prix aussi élevés que  
ceux de l'année dernière. Il y a peu à  
douter que la récolte des pommes de terre  
ne soit considérable, et si ce n'eût été de la

carie, il est probable qu'elles se seraient  
vendues à des prix modérés, mais si l'on  
joint ensemble l'étendue de la maladie, la  
paucité de la récolte de froment, et des  
prix approchant de ceux des temps d'a-  
 famine en France et ailleurs, on peut s'at-  
 tendre à une grande cherté.

Essais sur l'Agriculture, par feu Thomas  
Gisborne, éc., d'Yoxell Lodge, Stafford-  
shire; réimprimés par permission, du  
*Quarterly Review*. Murray.

Ce volume contient trois essais qui ont  
paru dans le *Quarterly Review*, durant les  
années 1849 et 1850, avec un autre qui  
devait venir après, mais qui n'avait pas été  
reçu complètement, quand la plume de l'auteur  
a été déposée pour toujours. Quiconque  
a lu ces essais dans la revue où ils ont  
été publiés d'abord, n'a pu les oublier. Les  
quatre ici recueillis forment une esquisse  
aussi agréable à lire, aussi courte et aussi  
populaire de quelques-uns des grands prin-  
cipes de l'agriculture, ainsi que de l'histoire  
de l'art, qu'il soit possible d'en trouver quel-  
que part que ce soit dans notre langue, et  
notre langue surpasse toutes les autres par  
l'excellence de sa littérature agricole.

Dans ce petit volume nous trouvons le  
bon goût et une lecture variée pour l'homme  
instruit, combinée avec l'expérience de  
l'agriculteur pratique; le tout adressé à  
notre intelligence avec le tact et la grâce  
d'un homme qui connaît le monde, plein de  
belle humeur, et d'un cœur ouvert et géné-  
reux. Il n'y a pas à douter que ces essais  
ne soient une source de renseignements et  
d'avis utiles pour ceux qui lisent dans la vue  
de s'instruire. Ils ont été pour nous pleins  
d'intérêt et de choses nouvelles. Ils ont  
réveillé en nous tout ce que nous avions  
compris et tout ce que nous avions trouvé  
d'intéressant, dans les races et lignées de  
bêtes à cornes de Devon, Hereford, Dur-  
ham et Galloway, et dans celle des moutons  
de Leicester.

Ajoutons que la publication de ces essais  
vient très opportunément. Une lecture  
attentive du premier essai de M. Gisborne  
mettra l'amateur de bon ton en état d'aller,  
la semaine prochaine, à l'exposition d'ani-  
maux, apte à apprécier la teneur des étiquet-  
tes attachées aux différentes bêtes, à prendre  
beaucoup d'intérêt à la comparaison des  
races, et à comprendre le langage des ser-  
miers. A l'aide du second essai, le même  
amateur des affaires agricoles pourra appren-  
dre à discuter avec intelligence le sujet de  
l'égoût des terres à céréales, etc., et de  
l'entretien des bestiaux. D'un autre côté,  
le troisième essai mettra le cultivateur qui  
l'aura lu en état d'expliquer l'origine et le  
progress de son art, avec assez de détails  
classiques et antiques, pour le disputer avec  
le monsieur de sa connaissance le plus in-  
struit. Le quatrième essai fournit tous les  
points nécessaires pour soutenir une conver-

sation de table sur la grande culture, au  
dîner du Club de Smithfield.

Nous préférons parler ainsi du livre sous  
son aspect purement populaire; il est réel-  
lement théorique et pratique; et tant parce  
qu'il est en même temps remarquablement  
amusant et instructif, que parce que les idées  
générales qu'il présente sur l'agriculture  
méritent d'être connues même de ceux qui  
seulement dans des villas, nous désirons  
l'indiquer comme formant un guide admi-  
rable pour l'inculcation de notions générales  
saines en fait d'agriculture, qui ne peuvent  
guère manquer d'être utiles à la généralité  
des fermiers.

Que le livre dont nous parlons soit nou-  
veau en son genre, amusant et lumineux à  
un haut degré, c'est ce que sera voir suffi-  
samment le charmant compte-rendu de Fal-  
kirk Tryst.

Ayant conduit nos lecteurs aux montignes  
d'Eccles, nous devons, au risque de paraître  
un peu prosaïque, les prier de vouloir bien, à  
leur retour au sud, nous accompagner jusqu'à  
Falkirk Moor, le second lundi ou mardi de  
septembre ou d'octobre. Ils y verront une  
scène dont ni la Grande-Bretagne, ni peut-  
être le monde entier, n'offrent le pendant.  
Le lundi matin, ils verront arriver sur cette  
plage unie et ouverte, troupeau sur troupeau,  
chaque peut-être, l'un portant l'autre, de  
1000 moutons, les uns à face noire et cornus,  
les autres à face blanche et sans cornes, les  
individus de chaque troupeau étant néanmoins  
remarquablement uniformes par la taille et  
le caractère. Ils verront probablement  
arriver les animaux divisés en deux parcs,  
le premier de moutons, le second de brebis  
de la même ferme. Chaque troupeau sera  
conduit et gardé par deux ou trois hommes,  
et au moins autant de chiens. Ils prennent  
leurs stations respectives sur la plaine, sans  
confusion et demeurent parfaitement tran-  
quilles en petits groupes ou peletons, à quel-  
ques verges seulement l'un de l'autre. Les  
principaux gardiens sont les chiens, et quoi-  
qu'ils se tiennent généralement couchés,  
échant leurs pieds fatigués de la route, nul  
animal fougueux n'échappe à leur vigilance,  
mais il est aussitôt ramené à sa place. Par-  
mi les bergers, il se fait des reconnaissances  
amicales, et les main et la bière sont offertes  
et acceptées cordialement, et les nouvelles  
de Ben Nevis, Dunvegan, Brnhan, Jura,  
John o' Groat, et des Lewis sont communi-  
quées en un langage singulièrement doux,  
inconnu à des oreilles méridionales. Il est  
probable que nous restons au-dessous du  
vrai, en n'estimant qu'à 100,000 le nombre  
des individus ainsi réunis. M. Paterson,  
M. Sellar, M. Kennedy et M. Corachill:  
en auront chacun plusieurs milliers sur le  
terrain. Nous avons entendu dire que ce  
dernier patriarcho a 50,000 têtes de bétail et  
de moutons sur ses différentes fermes. La  
plus grande partie des moutons appartenant  
respectivement à ceux qui les ont élevés,  
quoiqu'il en ait été acheté un bon nombre,  
comme à la sourdine, à la foire, ou exposi-

tion de laines, d'Inverness, par les commerçans, qui sont parfaitement au fait des qualités de chaque troupeau.

Bientôt après que les groupes ont été remis de la manière que nous venons de le dire, un grand nombre de messieurs de la campagne, à cheval et à pied, commencent à se mouvoir autour d'eux ; ce sont en partie des commerçans du sud, mais en plus grand nombre les grands producteurs de navets de la côte orientale d'Écosse, et des comtés du nord et de l'est d'Angleterre. Les qualités de chaque troupeau sont si bien connues de ceux qui ont quelque intérêt à fréquenter Falkirk, qu'un léger examen est suffisant. Nul étranger accoutumé au tumulte et à la colue, au maniment et au barguignage d'une foire anglaise, ne soupçonnerait qu'il va se faire des affaires d'une importance dont n'approchent pas celles qui ont lieu à Barnet, à St. Faith et à Wey Hill. Les propriétaires sont rarement à côté de leurs troupeaux, mais il est facile de trouver où ils sont, quand on leur veut parler. " Cherchez-vous les brebis de Gordon Bush, et les moutons d'un an d'Invercashley," dit l'acheteur ? et si les parties se connaissent l'une l'autre, il est offert 1s. ou 6d. au-dessous de ce que le vendeur veut avoir. Il s'échange quelques mots au sujet du rabais du schelin ou des 6d., et après qu'on s'est plaint comme en riant que le vendeur s'est montré fier de l'avoir emporté d'un misérable denier, l'année d'avant, des milliers de moutons ont changé de mains. La nouvelle des prix auxquels se vendent les meilleurs lots se répand dans la foule, et à un petit tant pour cent près, la valeur des autres lots est constatée d'un coup. Une grande partie des lots passe, d'année en année, dans les mêmes mains. Celui qui voudrait acheter moins de 500 moutons ne pourrait pas s'attendre à en avoir de première main de l'un quelconque des troupeaux de premier ordre. Dans le fait, les opulents possesseurs de ces beaux animaux refusent de partager leurs lots. Sur les bords de la foire se trouvent de petits lots de race mixte et de qualité inférieure, où l'acheteur peut barguigner ou marchander, à son contentement, pour un 1s. de rabais par tête. La manière de transiger, à Falkirk, n'est pas moins particulière que la foire qui s'y tient. Personne n'apporte d'argent, c'est-à-dire de monnaie courante, sur soi à Falkirk : sur une partie de la plage adjacente au parc aux moutons, et aussi à une longue ligne de loges ou échoppes, un auvent de bois d'environ cinq pieds en carré, s'annonce par un placard extérieur comme étant " La Banque Royale d'Écosse : la Compagnie Britannique des Toiles, la Banque Commerciale, et toute autre banque du nord de la Tweed, y paraissent aussi par des représentans de bois semblables. Les acheteurs viennent à la foire pourvus de lettres de crédit, et entrant dans le tabernacle où ils sont accrédités, ils aveignent de grands billets au montant requis ; ces billets sont présentés au ven-

deur d'une loge voisine, et sont probablement au bout de quelques minutes, à son crédit chez le tireur ou quelqu'un de ces rivaux ; car un Écossais traitant avec un banquier, qui est très raisonnable dans ses taux et qui se trouve dans chacun des villages du pays, se décharge toujours sur lui de la responsabilité de la garde de son argent. Les banquiers emportent généralement le soir les mêmes billets qu'ils y avaient apportés le matin, quelques coups ou ratures de plume dans leurs livres ayant suffi pour balancer toutes ces grandes affaires. Le terrain se vide avec le même ordre qui a régné dans les autres procédés de la journée, et sous la surveillance des meilleurs chiens qui existent, l'immense masse laineuse se met avec une précision presque militaire, dans la direction du sud ou de l'est.

Que dirons-nous du ramassis du lendemain ? Chaque île et îlot qui oppose des rochers raboteux et escarpés à la fureur de l'océan occidental, entre Isley et les Orcaes ; chaque vallon de la terre-ferme, depuis le môle de Cantyre jusqu'au cap Wrath, envoie, verse, pour ainsi dire, ses troupeaux d'animaux de petite taille, velus et noirs, ou relevés seulement, quant à la couleur, par une teinte de rouge et des taches passant d'un brun sombre à la couleur de crème. Du Sutherland du nord et du sud, de Caithness, Ross et Inverness, ils viennent plus hauts sur jambes, doux et vulgaires. Du centre d'Argyle, de Perth et de quelques-unes des îles, viennent ceux bien élevés des montagnes de l'ouest ; ces derniers forment la fleur de la montre, font naître la conversation et attirent l'attention de chacun. Chaque individu de ce troupeau est un délice pour l'œil d'un connaisseur. Aberdeen et Forfar envoient des bouvillons grands et osseux, mais utiles. Quelques vaches et genisses d'Ayrshire pour la laiterie, et quelques-unes d'Irlande complètent le compte. Nous ne connaissons pas en quelle quantité viennent ces animaux ; nous avons entendu parler de 30,000, et puis de 60,000. L'exposition d'octobre est la plus importante. Le noir est à peu près la couleur générale ; la plaine offre l'apparence d'une masse noire. Vous pouvez vous procurer des animaux de toute grandeur, depuis celle d'un chien de Terre-Neuve jusqu'à celle d'un bouvillon de 1400lbs. La plus grande partie des amailles sont entre les mains des commerçans, ayant été achetées aux marchés du nord et de l'ouest. Cependant plusieurs des meilleures des montagnes de l'ouest ont été achetées au Tryst par leurs éleveurs, et l'on voit parfois un *laird* ceint des Hébrides debout, comme Rob Roy, à la queue de ses animaux des deux sexes. Ceux qui font le commerce de petits animaux vous offrent des bêtes de Sky, et vous seriez tenté d'attribuer une faculté de propagation presque miraculeuse à cette île célèbre, jusqu'à ce que vous n'yez appris que (comme dirait un marchand) " c'est la marque favorite," et qu'un grand nombre de ces bêtes sont ame-

nées des autres îles Hébrides aux marchés de Sky. Pour parler généralement, il y a un cours prédéterminé pour chacun de ces animaux, les plus petits, appelés les trois quartiers, parce qu'ils n'ont que dix-huit mois, brouteront les pâturages à herbe grossière, et mangeront un peu de paille dans Clydesdale, Dumfrieshire, Comberland et les districts voisins. Les plus vieilles des petites bêtes seront conduites à Brough Hill, foire favorite pour les commerçans, parce qu'on dit qu'il s'y trouvent plus d'hommes d'affaires agissent pour des messieurs, qu'à toute autre foire du Royaume-Uni. Les plus belles des genisses des montagnes, ou terres hautes de l'ouest, sont pour l'Yorkshire, et les taureaux pour les comtés de Leicester, Northampton et Buckingham. Les pesants bouvillons du nord-est fourniront aux habitans de Lothian des animaux à nourrir séparément dans des étables, et ces animaux seront menés en grand nombre pour la même fin, dans Northumberland, Lincolnshire, Norfolk, et les comtés du sud-est d'Angleterre. Ces animaux sont tous de Norfolk, lorsqu'ils sont rendus au marché de Smithfield. Les procédés sont aussi réguliers et les affaires aussi considérables que celles de la veille. On trouve de petits lots d'une vingtaine d'animaux chacun, mais généralement ils vont de 50 à 300 et davantage. Celui qui ne veut pas acheter un de ces grands lots tout entier obtient ainsi le nombre qu'il veut avoir ; un bouvier passe par la masse noire, let sépare par estimation le nombre désiré ; les animaux sont ensuite comptés et portés au chiffre voulu par choix alternatifs de la part de l'acheteur et du vendeur. Un troisième jour suit, mais il ne s'y fait pas d'affaires bien importantes. Les animaux sont ordinairement par lots mélangés, auxquels les possesseurs anglais et écossais donnent différents noms. Nous avons été un peu prolix dans la description de ces procédés, parce qu'ils ont lieu sur un plan d'une grandeur inconnue aux agriculteurs du sud. Nous pouvons assurer nos lecteurs que les gens qui les conduisent sont bien en état de s'acquitter de la tâche. Nulle classe commercante ne pourrait fournir autant d'hommes intelligents et entendus que celle des éleveurs écossais, nous avons presque dit, que celle des cultivateurs écossais en général ; hommes bien élevés, à manières simples et affables, ayant beaucoup d'intelligence et de connaissances acquises, entreprenans, et prompts à adopter les améliorations qui viennent à leur connaissance. Nous n'avons jamais pu nous rencontrer avec eux, sans avoir à faire des comparaisons désagréables. Plusieurs de ces hommes étaient originairement et sont encore du district à chéviots de la frontière ; plusieurs d'entre eux tiennent des fermes à pacages dans des cantons séparés l'un de l'autre par des centaines de milles, outre une ferme plus agricole, ou cultivable, sur laquelle ils résident. Leur système doit être excellent, car ils ne peuvent se trouver sur chacune de ses fermes

que peu de fois dans le cours de l'année. D'autres ne tiennent qu'une ferme et y résident; et parmi ces derniers, quelques-uns de la côte occidentale de Sutherland, sont depuis longtemps les messieurs résidents et quasi *lairds* de ce district, quoique tenants de leur grand supérieur, le duc de ce canton. Jusqu'à l'introduction très récente des chemins et des auberges, leurs demeures étaient le refuge du voyageur de la montagne et de la plaine. Nous devons toujours nous rappeler avec reconnaissance la forte objection qu'avait une dame à ces innovations comme empiétant sur sa généreuse et courtoise hospitalité. Quoiqu'à soixante milles de son médecin, et obligée de compter sur des commerçans côtiers pour ses articles de luxe et de mode, elle regrettait le temps où elle n'avait pour voyager qu'un cheval ou un canot.

Nous espérons que le livre de M. Gisborne aura un grand nombre de lecteurs. Quelque soit le nombre de lecteurs qu'il trouvera chez les agriculteurs théoriciens et les agriculteurs pratiques, chez ceux qui étudient et veulent acquérir des connaissances et même chez les oisifs, nous sommes certain qu'il sera apprécié, pour une partie au moins, sinon pour la totalité des mérites, ou qualités, qui nous le rendent recommandable.

PLANTATION DES ARBRES FRUITIERS.

On n'est pas d'accord quant au temps le plus convenable pour planter des arbres fruitiers: quelques-uns préfèrent pour cela le printemps, d'autres l'automne. Pour ceux qui ont négligé de planter leurs arbres, le printemps dernier, le temps convenable de le faire sera depuis la chute des feuilles jusqu'à ce que la terre commence à être pénétrée par la gelée. Faites les trous pour les racines d'une largeur et d'une profondeur suffisantes, et mettez au fond une couche de bonne terre d'environ six pouces d'épaisseur. Placez l'arbre avec ses racines autant que possible dans sa position naturelle, sur cette couche de terre, à la même profondeur où il était originairement; tenez le tronc droit et remplissez le trou de bonne terre bien pulvérisée, ayant soin d'en entourer solidement chaque racine et chaque fibre. Après que cette terre a été bien pressée ou foulée à sa place, faites une petite butte de gravier (que vous ôterez au printemps) autour du tronc, et mettez dessus quelques pierres, pour affermir le tronc et empêcher que l'arbre ne gèle et dégèle trop souvent, pendant que la terre est meuble. Au lieu de cela, l'arbre peut être tenu droit au moyen de deux piquets, plantés dans la terre à environ deux pieds du tronc, penchant l'un vers l'autre, et se croisant près du sommet de chaque côté du tronc, qui doit être entouré par un bandage ou un coussin de mousse, de laine grossière ou d'étoffe, etc. et fermement attaché à sa place entre les piquets. Ceci soutiendra mieux un jeune arbre que toute autre méthode que nous ayons vu pratiquer.

FOIRE DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU COMTE DE FRANKLIN, OHIO.

Nous donnons un compte-rendu complet de la ferme de M. Samuel Brush, qui a reçu le premier prix pour les fermes.

Ferme no. 2, Samuel Brush. Cette terre est bornée au nord par le chemin de fer central de l'Ohio, à l'est par le ruisseau du Gros Noyer, au sud par le chemin planchéyé de Columbus et Granville, à l'ouest par un chemin de campagne. La ferme contient environ 60 acres défrichés et 60 acres en bois debout, le tout clôturé. La partie défrichée et améliorée consiste en 30 acres de terre plane et basse partagée en deux champs d'environ 15 acres, chacun, l'un en blé-d'inde et l'autre en pacage; environ 25 acres de terre haute, divisés en deux champs, 10 acres de prairie et 15 acres dernièrement en avoine, patates, arbres fruitiers, avenues, etc. La terre non défrichée est presque toute en bois taillis; le bois de sciage en a été enlevé, et le propriétaire se propose d'y semer de l'herbe bleue pour pâture. Le reste, consistant en environ 5 acres de terrain en pente, est employé comme basse-cour. On ne voit point de terrain perdu sur cette ferme, la colline en pente étant employée comme basse-cour pour le bétail, au lieu d'un terrain plan susceptible de culture. Cette ferme a été achetée il y a 4 ans, et alors, il n'y avait que 12 acres de défrichés, dont 7 dans la plaine, ou partie basse, et 5 sur la partie haute. Les 48 restants ont été défrichés depuis. Lorsqu'elle a été achetée par le présent propriétaire, elle était couverte de mares d'eau stagnante, qui lui donnaient une vilaine apparence et empêchaient d'y recueillir des récoltes lucratives pour le cultivateur. Au moyen d'un système judicieux d'égoûts souterrains, fossés et labours profonds, non-seulement le rapport des récoltes a été à peu près doublé, mais la ferme elle-même a pris une apparence belle et attrayante.

Nous avons examiné le champ de blé-d'inde, et nous pensons qu'il pourra donner, en moyenne, de 70 à 75 minots par acre, et 100 minots sur la partie nouvellement défrichée, si les souches en étaient ôtées. La terre à pacage n'étant défrichée que depuis peu de temps, elle ne pourrait pas être cultivée avec avantage, et nous avons appris du propriétaire, qu'il en retire autant de profit que s'il la cultivait. Il y a 125 jeunes pommiers de la meilleure espèce en pleine vigueur, 25 cerisiers, et de 50 à 100 arbres d'ornement, y compris trois espèces d'arbres résineux et toujours verts, qui bientôt donneront plus de valeur et de beauté à la ferme. Du côté de l'est et tout près du ruisseau, qui, aux époques de grandes inondations, qui ont lieu tous les 15 ans environ, submerge la partie basse de la ferme, M. Brush a construit une levée ou chaussée de 10 à 20 pieds de largeur, au fond, de 2 pieds de largeur au sommet, et de 5 1/2 pieds de hauteur. Sur le sommet de cette chaussée est une clôture en planches d'environ 3

pieds de hauteur. De chaque côté de la clôture sont plantés des orangers pour former une haie et remplacer la clôture de planche. A la moitié du penchant de la chaussée est planté un autre rang d'orangers. Les plants du rang extérieur, près du ruisseau, sont destinés à devenir des arbres capables de protéger la levée contre le choc du bois en dérive, etc. La levée est en-mensée d'herbe bleue. Cette levée a trois quarts de mille de longueur, s'étendant du bord du chemin planchéyé au bord de la route ferrée. Cette levée a coûté, nous dit-on, \$2.70 par rod, ou mesure de 16 1/2 pieds. D'abord, cette levée et cette clôture nous ont paru être une affaire bien dispendieuse; mais lorsque nous avons appris, en premier lieu, qu'il y avait, à l'intérieur, un fossé fait par excavation, qui donnait à la levée une valeur d'au moins 60c. par rod; secondement, quand nous avons considéré la permanence de la levée et de la haie, qui fait une clôture perpétuelle, et troisièmement, la nécessité de retenir le ruisseau dans son lit, et l'épargne du travail et du bois pour des clôtures qui seraient sujettes à être emportées par les hautes eaux, nous en sommes venu à conclure que, sous le point de vue de la permanence, cette levée est économique et la plus profitable qui pût être faite sur cette ferme. Les bâtimens consistent en une maison, une étable, etc., en bois rond, et en une belle laiterie en pierre, que nous avons jugée parfaite. Elle est située au-dessous d'une source, et a un toit saillant pour couvrir la fontaine, du côté de la colline. L'eau est élevée dans la source par un mur de pierre, repose dans de l'eau de chaux, et est portée à travers une grille de fer dans un bassin de pierre pratiqué dans le bâtiment, et elle en sort par une autre grille. Nous apprenons que M. Brush se propose de faire descendre l'eau au pied de la colline pour l'usage du bétail. Nous avons trouvé la terre remarquablement nette ou nettoyée des mauvaises herbes, et en bon ordre pour une ferme si nouvelle. L'arrangement des champs est admirable, surtout en ce qu'ils sont partagés suivant les différentes qualités de sol, et qu'il y a abondance d'eau de source sur chacun d'eux. Le bétail de M. Brush est en très bonne condition, et nous voyons qu'il a adopté le plan d'un changement judicieux de pâturages, si négligé par la plupart des cultivateurs, dans cette partie du pays. Au moyen de ce système, ses pacages sont toujours verts et fournissent une nourriture abondante. Étant pleinement convaincus que le défaut de conduite, ou le manque de connaissances a toujours été cause que nos fermiers n'ont pas recueilli la riche moisson à laquelle leur travail et leur industrie leur donnaient droit, nous sommes ainsi entré dans plus de détails sur le système d'égoût, etc., suivi sur cette ferme, persuadé qu'un déboursé raisonnable fait pour l'égoût rendra nos terres basses les plus productives et les plus profitables du pays.

FUMIER, TOURBE, ETC.

Dunstonald dit, dans un ouvrage sur l'Agriculture, publié en 1775 : " Le mode le plus efficace d'employer la tourbe pour les sols pauvres et maigres est de la mêler avec l'urine et le fumier des animaux, et à défaut de ces articles, avec des sels alcalins et autres, et finalement avec de la chaux.

" Lorsqu'on fait un compost de tourbe et de chaux, dit Dunstonald, la meilleure méthode est de mêler de la chaux nouvellement faite et complètement éteinte, avec cinq ou six fois son poids de tourbe un peu humide. Cette préparation de chaux et de tourbe a l'effet tout particulier de faire croître le trèfle, et l'espèce courte et douce, comme on l'appelle, des herbes à pacage. Le sol acquiert aussi par l'emploi de ce compost, une prédisposition ou tendance à avancer la crue de ces herbes de nature à empêcher qu'elles ne deviennent ensuite un herbage grossier, âcre et dur." " M'g' é, dit-il, que cette préparation de chaux et de tourbe, si elle est faite convenablement, soit incontestablement un engrais précieux, cependant les avantages qui peuvent être obtenus de sels alcalins employés en guise de chaux, sont d'une beaucoup plus grande importance et d'une utilité plus générale.

Mode du Professeur Mapes.

Le professeur Mapes suit une autre méthode pour faire un compost de fumier et de tourbe. Il dit : " Le chlorure, ou chlorite, de chaux et le carbonate de soude se font en délayant trois boisseaux de chaux de coquilles avec un bois-eau de sel commun dissous dans l'eau. La sel commun (chlorure de sodium) étant composé de chlore et de soude, la chaux se combine avec le chlore pour former le chlorure de chaux, qui, à son tour, reçoit de l'atmosphère l'acide carbonique, et devient un carbonate de soude. La masse doit être retournée une fois par jour pendant dix jours, au bout desquels la chaux est prête à être employée. Quatre minots de ce mélange, complètement divisé par une corde de fumier, se décomposera parfaitement en quatre-vingt-dix jours en hiver, et en un temps proportionnellement moindre en été. Lorsqu'on ne peut pas se procurer du fumier aisément, toute autre matière organique pourra être employée avec un égal avantage à la même fin. Les grattures d'étangs, la vase de rivières, les feuilles qui se décomposent, ou autre chose de cette nature, avec un vingtième de leur poids de fumier d'étable, ou de mauvaises herbes, sera d'un égal avantage."

Méthode du Professeur Dana.

Le professeur Dana parle ainsi d'un compost de tourbe avec sel et chaux : " Prenez un minot de sel et un baril (cask) de chaux ; délayez la chaux avec la saumure faite en dissolvant le sel dans l'eau, de manière à faire une pâte épaisse avec la chaux, qui ne sera pas tout-à-fait suffisante pour dissoudre le sel. Mêlez ensuite toutes les matières

ensemble en un tas pendant dix jours, et alors, qu'elles soient bien mêlées avec trois cordes de tourbe ; pelletez le tas pendant environ six semaines, et vous pourrez alors en faire usage. Il aura donc été produit trois cordes d'engrais à \$2.10 la corde.

Sei,	. . .	\$0 60
Chaux,	. . .	1 20
Tourbe,	. . .	4 50

3) \$3 30 (\$2 10)

Méthode de Lord Meadowbank.

Ce procédé a été la base de la plupart des expériences faites depuis ces vingt dernières années, pour l'emploi du fumier ou de la tourbe, comme engrais, dans ce pays : " Mettez les tonneaux (de tourbe, etc.) en deux rangs, et du fumier d'étable en un rang entre eux ; le fumier repose ainsi sur l'air du tas de compost, et les rangs de tourbe doivent être assez près l'un de l'autre pour que les travailleurs, en faisant le tas de compost, puissent les mettre ensemble avec la bêche. En travaillant, que les hommes commencent à un bout, et à l'extrémité du rang de fumier, [qui ne doit pas s'étendre autant, à ce bout, que ne font les rangs de tourbe qui sont de chaque côté.] et qu'ils mettent au fond une couche de tourbe de six pouces d'épaisseur et de quinze pieds de largeur, si le terrain le permet. Jetez ensuite en avant, et mettez environ dix pouces de fumier sur le fond de tourbe ; prenez ensuite des rangs latéraux environ six pouces de tourbe, puis quatre ou cinq pouces de fumier, et puis encore six pouces de tourbe, et finalement une autre couche de fumier. Couvrez ensuite avec de la tourbe, au bout où l'on a commencé, aux deux côtés, et par-dessus. Le tas de compost ne doit pas avoir plus de quatre pieds et demi de hauteur ; autrement, il pourrait presser trop fort sur la partie de dessous, et mettre obstacle à la fermentation, à moins que la tourbe ne soit très hounsonnée et très légère, car alors il faudrait donner au tas une beaucoup plus grande hauteur.

Mauvaise Pratique.

Engrais.— Charrier du fumier, et le laisser ensuite dans les champs exposé aux rayons d'un soleil brûlant, c'est, pour en dire le moins, une mauvaise pratique. Un grand nombre de cultivateurs ont néanmoins pour habitude de charrier leur fumier sur leurs pâturages, de l'y étendre, comme de raison, et de l'y laisser exposé au soleil, jusqu'à ce qu'il n'y reste plus de quoi faire revivre une traîna-se. Quoique plusieurs agriculteurs théoriques et rédacteurs de journaux donnent comme fait qu'une grande proportion de la substance du fumier descend dans le sol, je suis persuadé qu'une bien plus grande partie de ses ingrédients nutritifs monte dans l'air, particulièrement lorsqu'on le laisse étendu sur la surface du terrain, exposé à l'ardeur du soleil.

C'est une très bonne pratique, si l'on a abondance de fumier pourri, que de le char-

rier sur les champs à blé, justement avant de semer le grain, ou de préparer la terre pour le rayonnur. Par ce moyen, on entremêle l'engrais avec le sol, et la semence en profite aussitôt. Je suis persuadé que c'est la meilleure manière d'employer le fumier court et bien divisé, si l'on veut en retirer quelque utilité, au lieu que si on le charrie sur les terres à prairies, avant qu'il ait fermenté, à plusieurs reprises et en grandes masses, on perd une grande partie de sa valeur intrinsèque, valeur qu'on aurait pu conserver par un emploi judicieux fait en temps utile.

J'ai vu des terres couvertes de fumier dans la première partie de l'été, et j'ai vu ce fumier laissé dans cet état d'inutilité jusqu'à l'hiver, sur des terrains à prairie. Je voudrais bien savoir quel avantage réel on peut tirer de l'usage ainsi fait d'une matière fertilisante ? Cet avantage ne peut sûrement pas être bien grand ; car il est connu que l'évaporation et les grosses pluies en font perdre une grande partie. Les animaux n'aiment pas à manger l'herbe crüe où il y a eu des tas de fumier, quoiqu'ils la mangent bien, sous la forme de foin, durant l'hiver.

En résumé, la meilleure manière, à mon avis, d'employer le fumier long, non fermenté, mêlé avec de la paille, etc., c'est de le charrier sur les champs à labourer, et de l'enfouir dans le sol aussitôt que possible. S'il est très long et grossier, et que vous ayez à l'enfouir dans le sel, qu'un jeune garçon suive la charrie, pour le mettre dans le sillon ; mais qu'il ne soit pas laissé sur le champ, exposé aux quatre vents, pour être emporté où il ne pourra pas être retrouvé.

W. TAPPAN.

PROPAGATION DES BÊTES À CORNES.

Les remarques judicieuses qui suivent concernant la propagation et l'entretien des bêtes à cornes, sont prises de l'*American Herd-Book* :

" Nous recommandons à ceux qui se proposent d'élever des animaux excellents, c'est-à-dire à tous, comme nous l'espérons, de choisir des taureaux d'une taille moyenne seulement, accompagnée d'une force d'os et de membres compatible avec une vigueur musculaire et une énergie convenable ; accompagnée aussi d'une plénitude de carcasse et d'une maturité de points de sorte à contenir beaucoup de substance dans peu d'espace. En outre de cela, qu'il soit encore bien né et puisse monter et une lignée aussi ancienne que possible [sans compter entièrement pour cela sur le Registre des Troupeaux, attendu que beaucoup d'animaux de la meilleure race ne sont d'une pas noble (très ancienne), et avant tout, qu'il descende de bonnes vaches laitières, lorsqu'on veut s'occuper de la laiterie. Vos vaches sont telles, à ce que nous présumons, que vous avez pu vous les procurer, mais toujours de bonne race. Si votre taureau va bien à vos

vaches, ne craignez pas de vous en servir pour une deuxième, ou même une troisième génération en provenant. Cette pratique produira l'uniformité, et l'uniformité est une excellente qualité. Peu importe la couleur pourvu qu'elle ne s'éloigne pas de celle des bêtes à cornes. Évitez surtout la rudesse de la forme, la lâcheté, la mollesse de la chair, et une tendance générale dans les animaux à faire passer leurs points précieux dans les débris. De tels animaux, de quel que race qu'ils soient, sont grands mangeurs, peu dociles, d'une constitution faible; ils profitent peu, et sont conséquemment peu avantageux. Si vous avez parfois une progéniture de cette sorte, envoyez-la aussitôt que possible à l'abattoir ou ailleurs. Sur le principe de "tel père, tel fils," qui est dans le long cours du temps une loi générale de la nature, si vous souffrez de tels animaux dans votre troupeau, vous serez perpétuellement affligé d'une production d'animaux qui, par descendance ou transmission héréditaire, sympathie, et les mille accablans provenant de l'association, ne pourront ni vous donner de la satisfaction ni faire honneur à votre manière d'élever des animaux.

Nourrissez bien, mais sans prodigalité. Vos vaches doivent être dans une bonne condition à porter, et à donner du lait; rien de plus, et vos tureaux en un bon état pour le travail. Telle est la condition la plus d'accord avec la nature, et la plus propre à tenir vos animaux dans le meilleur état de santé. L'échelle de points posée dans notre introduction, avec des remarques occasionnelles sur la pratique des bons éleveurs, dont nous avons fait mention dans notre histoire, indique en détail ce qu'un bon animal doit être. Ces observations jointes à un examen attentif de la figure des bons animaux, tels que représentés dans nos planches, aideront à bien juger de la race. Avec un jugement sain et une expérience sûre, elles seront pour l'éleveur une sauve-garde, et il pourra continuer avec quiétude et contentement.

Un mot à ceux, s'il y en a, entre les moins de quelques pages pourront tomber, qui rient du prix mis aux animaux supérieurs par leurs éleveurs, et à ceux qui en connaissent la valeur réelle. Il faut beaucoup de travail et des soins assidus pour élever de bons animaux. Pour y réussir, il est besoin d'habileté, de talents, de recherches, d'observations, et tout cela d'un ordre supérieur. Que le soin d'élever nos animaux tombe en des mains inexpertes, et à peine une génération humaine passera-t-elle avant que le vrai amateur et propagateur des beaux troupeaux qui maintenant embellissent si orgueilleusement plusieurs de nos biens ruraux, source de plaisir, de noble orgueil et de bien-être pour leurs possesseurs, ait à en déplorer l'abatardissement, et les voit dégénérés au point qu'avec un grand travail et une constante sollicitude, une autre génération sera à peine suffisante pour les rétablir dans leur première splendeur et leur excellence. On ne peut avoir

pour rien un travail de cette sorte, et si des prix rémunérateurs ne se maintiennent pas, la décadence des courtes cornes aura lieu tôt ou tard, en Amérique.

VALEUR COMPARATIVE DE DIFFÉRENTES ESPÈCES DE BOIS DE CHAUFFAGE.

Pour ceux qui sont dans l'habitude de servir de bois, comme principal combustible, il doit être de quelque importance de connaître la valeur relative des différentes espèces de bois qui se vendent pour chauffage, d'autant plus que cette connaissance met le consommateur en état de juger de la différence qui s'y trouve, et conséquemment de pouvoir choisir le moins cher, ou celui qui est offert sur le marché au plus bas prix. proportionnellement à sa valeur comparative. A cette fin, nous avons compilé la table suivante, dressée originairement d'après des expériences soignées, conduites sur les principes les plus corrects et les plus strictement philosophiques. Elle fait voir le poids d'une corde de différentes espèces de bois lorsqu'il est sec, ou conditionné, et la valeur comparative de ces espèces, en prenant pour étalon le noyer écaillé ou à cœur blanc :

	Lbs. dans une corde.	Valeur par cord.	Valeur relative
1. Noyer écaillé,	4469	\$1 00	\$7 40
2. Noyer tendre,	4221	95	7 03
3. Chêne blanc,	3821	81	6 09
4. Frêne blanc,	3420	77	5 70
5. Obier fruitière,	3361	75	5 55
6. Chêne noir,	3337	74	5 47
7. Pommier,	3115	70	5 18
8. Chêne rouge,	3083	69	5 11
9. Chêne noir,	3102	65	4 89
10. Hêtre blanc,	2936	65	4 81
11. Bouleau noir,	2815	63	4 67
12. Chêne jaune,	2818	60	4 44
13. Orme blanc,	2692	58	4 29
14. Erable,	2668	54	4 00
15. <i>Butternut</i> ,	1449	52	3 85
16. Chêne d'Espagne,	2391	51	3 77
17. Bouleau blanc,	2369	48	3 56
18. Sapin,	1904	43	3 18
19. Pin blanc,	1868	42	3 11
20. Peuplier de Lombardie,	1774	40	2 96

On estime qu'une corde de bois vert contient 1443 lbs. d'eau. Ainsi, le fermier qui amène une corde bois vert au marché n'a pas une charge beaucoup moins pesante pour sa voiture à deux chevaux, que son voisin qui mettrait sur une corde de pin blanc sec trois cordons de pin conditionné, ou rendrait sa charge équivalente à plus de deux cordes de bouleau blanc sec. Nous avons toujours pensé qu'il était peu profitable de charrier de l'eau au marché, particulièrement par des chemins durs et raboteux.

PERRURE DES CHEVAUX.—Le cheval est devenu, depuis peu, l'objet d'une attention publique plus active, ou plus marquée que ci-devant, s'il est possible, et l'art du maréchal-ferrant est devenu une science à laquelle un petit nombre de ceux qui s'en

mêlent entendent quelque chose. Les réglemens de l'armée britannique sur le sujet, tels que dressés par une commission mixte d'officiers et de gens de la profession, sont comme suit :

1. Le fer doit être fait de manière à ce qu'il reste un espace vide au talon, afin d'empêcher qu'il n'y ait pression sur la plante du pied.
2. Il ne doit être ni évidé ni rebordé, mais simplement percé avec le poignon, et les clous doivent être rivés.
3. Le cramponnage ne doit être appliqué qu'au fer de derrière, et il doit être continué jusqu'au talon extérieur. Le talon inférieur doit être épais à proportion.
4. Le poids du fer doit être de douze à quinze onces, selon la grandeur du cheval.
5. Les chevaux ne doivent pas être ferrés avec moins de six clous au fer de devant, ni moins de sept à celui du derrière, et le fer ne doit pas être attaché par moins de trois clous de chaque côté.
6. En préparant le sabot pour le fer, on ne doit couper ou rogner qu'aussi peu possible de la corne, et l'opération doit être restreinte aux parties radiales ou arrondies seulement.
7. Les fers, tant de devant que de derrière, ne doivent avoir qu'une seule entaille à la pointe.

DESTRUCTION DES INSECTES.—A une assemblée récente des membres de la Société d'Horticulture de Massachusetts, il a été question de la valeur du soufre et du mercure pour la destruction des insectes. Nous connaissons les messieurs qui ont parlé en cette occasion, et nous croyons leurs opinions bien fondées.

Le Dr. Wight dit qu'il avait éprouvé d'une manière satisfaisante la valeur du mercure et du soufre pour la destruction des insectes. Il y a trois ans, il fit un trou dans un pommier, y introduisit du mercure, et le boucha hermétiquement. Au bout d'un an, il ouvrit le trou et trouva le mercure dans le même état et en même quantité que lorsqu'il avait été mis dans le trou. Il n'avait subi aucun changement quelconque. Il fit un trou semblable dans un autre arbre et y inséra un bâton de soufre. Une année après, le trou fut couvert avec le même résultat que dans l'autre expérience; il n'y avait pas eu le moindre changement; le soufre était dans le même état que quand il avait été introduit.

M. C. M. Hovey pensait que c'était là une preuve convaincante de l'entière inutilité de ces épreuves. Le Dr. Wight est un observateur attentif et exact dans toutes ses expériences, et il (M. Hovey) se flattait qu'il ôterait pour toujours de l'esprit de tous les hommes raisonnables, au moins, l'idée absurde que le mercure ou le soufre serait décomposé et absorbé par la sève et porté par tout l'arbre, empoisonnant les insectes qui se nourrissent de ses feuilles. C'est un paragraphe annuel pour les gazettes, et un

sujet d'épreuves *annuelles* pour ceux qui croient tout ce qu'ils y lisent, particulièrement sur des sujets agricoles, et qui en font toujours des rapports favorables. Si ces discussions mettaient toujours en lumière des faits comme ceux-ci, leur importance ne pourrait être révoquée en doute.

#### COMMERCE DES GRAINS.

Quoique les grains ne nous soient pas arrivés en quantités considérables, soit de la Baltique, soit de la mer Noire, et que ce qu'il en est venu d'Amérique se soit à peine monté à ce qui en avait été attendu d'abord, le commerce n'en a pas acquis plus d'activité. Le prix du blé a baissé de 1s. à 2s. par "quarter," dans la plupart des villes qui en consomment le plus, et la baisse a été à peu près la même, aux principaux marchés des districts agricoles. Jusqu'à présent néanmoins, les acheteurs ne se sont pas hâtés de profiter de cette réduction, quoiqu'on pense généralement que les meuniers n'ont pas de grands approvisionnements de grains. Tant qu'il y aura quelque apparence que les prix baisseront encore, les commerçans ne s'empresseront pas d'acheter; mais lorsqu'ils croiront que le plus bas prix a été atteint, il est probable qu'ils acheteront plus qu'ils n'ont fait depuis quelque temps. Si les prix doivent baisser encore, en premier lieu, la chose dépendra de ce qu'en pourront fournir les producteurs, et de ce qu'il en arrivera de l'étranger. Il est probable que les premiers en fourniront suffisamment durant le présent mois, et l'on dit qu'il vient présentement de Russie une assez grande quantité de blé, qui, avec ce qu'il en pourra venir d'Amérique, pourra faire pendant quelque temps que l'approvisionnement excédera le besoin; mais nous ne voyons aucune raison de ne pas tenir à l'opinion que nous avons exprimée en des occasions précédentes, savoir, qu'on ne peut s'attendre à aucune baisse importante dans le prix du blé, durant les mois d'hiver. Nous ne prétendons pas être en état de prévoir ce qui pourra avoir lieu au printemps, mais la probabilité est que la paucité de notre récolte sera alors fait sentir à un degré auquel on ne s'attend pas encore, et que les quantités croissantes que la cherté ne manquera pas d'attirer du dehors, pourraient bien n'avoir pas une grande influence sur les prix.

Malgré le prix comparativement élevé du pain, et les nombreuses ligués (*strikes*) du Nord, il ne paraît pas que la consommation en ait diminué: le fait est qu'il n'y a pas de substituts, ou équivalens, à bon marché, et les classes pauvres mangent probablement plus de pain dans des années comme la présente, que quand les autres alimens se vendent moins cher. Les gens pauvres consomment moins de viande, etc., et la plus grande partie de leur gain de la semaine est employée à acheter l'article dont ils se nourrissent principalement. Dans de telles circonstances, une petite diminution

dans les importations, aurait de l'influence sur les fonds ou approvisionnement, et quoique la quantité du blé et de la farine venus de l'étranger soit considérable dans les principaux ports de mer, aussi bien qu'à Londres, nous sommes porté à croire qu'il n'en restera pas beaucoup dans les greniers et les hangars, dans le cours de deux ou trois mois.

Les rapports venus de différents endroits du royaume parlent favorablement du progrès fait dans la semence du froment. La semence a généralement assez bien levé, et il a été ensemencé en blé d'automne plus de terre que de coutume. La chose pourra avoir de l'influence sur les prix, l'automne prochain, mais elle ne pourra pas en avoir beaucoup avant cette époque.—*Mark Lane Express* du 5 décembre.

#### BONNES VACHES LAITIÈRES.

Un correspondant du *Sentinel & Witness* de Middletown, Conn., inculque aux citoyens et aux fermiers de ce voisinage la nécessité de former une association pour l'amélioration de la race des vaches laitières, amélioration à laquelle il a été fait peu d'attention, jusqu'à présent, dans ce pays.

Le grand objet des plus notables éleveurs d'animaux, en Angleterre, a été de produire des animaux de belle forme symétrique, susceptibles d'atteindre leur maturité de bonne heure, et d'engraisser au moindre coût, sans beaucoup d'égard aux qualités des femelles laitières.

La plupart de nos animaux importés à grands frais proviennent de troupeaux élevés et entretenus pour cette fin.

Les résultats se sont trouvés très avantageux quant à ce qui regarde la production de la viande, et à un plus ou moins haut degré, pour les qualités de nos vaches indigènes, comme laitières.

Mais nous avons besoin d'une race de vaches à lait uniformément bonnes; et nous ne voyons pas de champ qui fournisse une meilleure perspective, ou une meilleure chance de succès et de lucre, que l'entretien d'une telle race; et tout particulier, ou toute association qui entreprendrait de le faire, s'acquerrait l'éloge et la reconnaissance du pays.

L'écrivain mentionné dit: "Mais on ne peut demander à personne de souscrire pour ce sujet, ou pour quelque autre que ce soit, où il est besoin d'argent sans répondre d'une manière satisfaisante à cette question: Y aura-t-il du profit? La réponse peut se trouver dans ce qui suit:

"Une bonne vache, pour être digne de ce nom, doit donner, en moyenne, les 100 premiers jours après avoir vêlé, 7½ pintes de lait par traite, ou 15 pintes par jour, faisant - - - - - 1,500 p.

"Pendant les 100 jours suivants, elle doit donner, en moyenne, 5 pintes par traite, - - - - - 1,000 p.

"Pendant les 100 jours suivants,

elle doit donner, terme moyen, 4 pintes par traite - - - - - 800 p.

"Nombre total de pintes - 3,300

"Donnant un répit de 65 jours avant de vêler, 3,300 pintes de lait à trois cents (un peu plus de ¾ sous,) font à peu près \$100.

"Les frais d'entretien peuvent être estimés comme suit:

Pour pâture durant la saison - \$12  
 Pour 2 tonneaux de foin - - 26  
 Pour 800lbs. de guano délayé, ou son équivalent - - - - - 12-50

Laisser une balance de - - - \$50 ou 100 pour cent sur les frais d'entretien, pour payer les soins et dépenses, sans estimer la valeur de son veau et de l'engrais qu'elle peut donner. Si l'affaire se fait sur un plan libéral, nous pensons qu'il y a lieu à quelque profit; et une vache qui le donnera peut être appelée *bonne*.

Il arrive souvent à ceux qui entretiennent des vaches de dire qu'elles donneront de 10 à 12 pintes de lait par traite, mais cela n'est pas toujours vrai. Car sur dix vaches, dans le comté de Middlesex, pas une seule, à la connaissance de l'écrivain, n'en donnera autant pendant trois mois de suite, avec une nourriture ordinaire. Il est vrai qu'il y a des cas d'un rendement beaucoup plus grand, mais la qualité n'est pas des *meilleures*.

Un monsieur d'une véracité indubitable, qui demeure à un mille ou deux de la ville, m'a assuré, il y a quelques jours, qu'une de ses vaches lui a donné 56lbs. (autant que je me le rappelle) c'est-à-dire 27 ou 28 pintes de lait par jour; mais son lait était inférieur à celui des autres vaches.

Des vaches comme celles-là sont rares; mais c'est d'entre les plus rares et les meilleures qu'il en faut choisir, tant pour le croît que pour la laiterie."

#### CORDONNERIE.

La cordonnerie est devenue une grande affaire, une industrie importante, et quoiqu'il n'y en ait point qui l'ignorent, il y en a peu qui connaissent l'étendue à laquelle elle est portée.

Dans l'Etat de Massachusetts, c'est la seconde affaire en importance, l'agriculture étant la première. Non-seulement cette industrie emploie un plus grand nombre de personnes que tout autre art ou métier, il est probable aussi qu'elle est plus lucrative. Il y a dans l'*Advertiser d'Andover* un article qui donne la statistique de ce commerce, d'après laquelle il paraît que la valeur collective des bottes et des souliers fabriqués dans l'Etat est estimée à \$37,000,000, ce qui égale la fabrique de tous les autres Etats combinés, et excède celle de tout autre établissement dans cette république, l'article des cotonnades de toutes sortes ne se montant qu'à £12,103,449. Il est embarqué annuellement pour \$12,000,000 de la valeur

ci-dessus pour New-York, où il y a 250 magasins de hottes et souliers, dont plusieurs vendent annuellement pour la valeur de \$100,000 à \$1,000,000, chaque année, et il y a trois de ces magasins où l'on vend pour plus que la somme mentionnée en dernier lieu. Ce qui reste et n'est pas employé dans l'Etat, est envoyé au sud et à l'ouest, à la Californie, aux Antilles, à l'Amérique Méridionale, à l'Australie, aux Iles de Sandwich, en Angleterre et sur le continent de l'Europe.

La vente des fournitures, qui n'inclut pas le cuir, se vend dans trente-huit maisons à New-York, et produit \$600,000 par année. La plupart des chevilles ou pointes employées dans cette immense manufacture, sont faites dans le Nouveau Hampshire, et il y a, dit-on, une maison qui en fabrique cinquante minots par jour. Les chevilles sont taillées au moyen d'un certain mécanisme. Il a été inventé dernièrement une machine pour les faire dans un temps inconcevablement court; et une autre machine à coudre et faire les points est maintenant en usage.

D'après le recensement de 1850, le nombre des cordonniers de l'Etat est de 35,944.

de plus pour foin ou paille d'avoine coupée verte pour fourrage, et vous pouvez entretenir 25 vaches de plus, durant l'hiver; et connaissant la valeur de l'engrais, et sachant que le sol même, vous y donnerez plus de soin.

Ainsi, tous les deux ou trois ans, toute votre terre aura été couverte de fumier, et chaque année, vous y recueillerez une récolte différente. Chaque année, elle s'améliorera, et vous vous enrichirez, avec environ la moitié moins de travail. Mais après un temps, ensemez quelques acres de cette terre en trèfle et mil, et labourez-en en autant de vos vieilles prairies. Vous recueillerez le double de votre ancienne récolte de foin sur la pièce nouvelle, et une bonne récolte de grain sur l'ancienne pièce. En un mot, entre tous les hommes qu'il y a au monde, le fermier doit cultiver une petite pièce de terre et la cultiver parfaitement, entretenir autant qu'il peut d'animaux pour faire du fumier, tenir l'engrais sec, et il ne sera pas longtemps un *petit* fermier. Nous avons éprouvé la chose et nous la connaissons. Pour le reste, prenez et lisez un bon journal agricole.

COCHONS.

Le *New England Farmer* offre les suggestions suivantes à ceux qui veulent savoir comment on doit élever des cochons.

“ Un bon abri, une place humide pour s'y vautrer quand il leur plaît de le faire, et une couche ou litière nette, pour s'y reposer, à volonté. Ce sont là des conditions indispensables. Et puis, comme tous les animaux ont leurs parasites, poux ou puces, nous devons faire quelque chose de plus. Répandez parfois une petite quantité de cendre ou de chaux vive dans l'endroit où il dorment. Prenez des eaux de savon pour les laver une ou deux fois par mois, les grattant en même temps avec un morceau de tôle de quatre pouces de large et cinq de long, découpé sur les côtes en dents de scie émoussées, et cloué au bout d'un manche d'une longueur convenable. Frottez les parfois avec du lait de beurre ou de la graisse, et si l'un de ces moyens n'empêche par que la vermine ne trouble vos cochons, c'est alors un modèle de persévérance, et elle doit avoir une belle chance de vivre avec le dernier d'entre eux.

En parlant des cochons, nous mentionnerons une circonstance à laquelle il est rare que le fermier fasse attention, c'est qu'on néglige de leur donner un repas d'herbe courte, succulente et tendre. Nous avons connaissance d'un nombre de cochons qu'on entretenait presque entièrement durant l'été, dans des parcs, en leur donnant de l'herbe d'un pré qu'on tenait net, et qu'on fauchait toutes les semaines. Non-seulement ils se soutenaient par ce moyen mais ils profitaient encore considérablement. Ils aiment les inauvaises herbes des jardins, et s'ils en peu-

vent avoir, elles leur tiendront lieu de beaucoup d'autres alimens.”

SOIN DES MOUTONS.

M. L. A. Jewitt, qui est très entendu dans tout ce qui a rapport aux animaux, écrit comme suit :—

*Ecouage des Animaux.*—Lorsque vous couperez la queue d'un mouton, vous trouverez trois artères, deux sur le côté supérieur, tout près de l'os de la queue, et une près du centre de la queue, sur le côté inférieur; cette dernière est de beaucoup la plus grande et celle dont il sort le plus de sang, lorsqu'elle est coupée transversalement.

Il n'y a pas de danger, quant à la perte du sang, si vous avez soin de bien lier la grande artère, avant de couper la queue. Faites d'abord dans la peau une fente longitudinale d'environ un pouce. Si c'est un agneau, l'artère se montrera à peu près de la grosseur d'une moyenne broche à tricoter. Passez un brin de soie ou de fil ciré sous l'artère, avec une aiguille commune droite, ou mieux, un peu recourbée à la pointe. Serrez fortement avant de couper la queue, que vous séparerez justement au-dessus du nœud. Tout cela se fait très aisément et sans grande perte de sang. Il sera bon de saupoudrer un peu de poussière ou d'alun pulvérisé sur la plaie.

*SOIN DES ANIMAUX.*—La peine de s'assurer de bonne récoltes devient vaine, si l'on en use d'une manière indifférente et sans discernement, et ceci ne s'applique pas moins à la cuisine qu'à la grange. Si l'on veut que les animaux engraisent et profitent on doit les bien nourrir. Il n'est pas de la bonne économie de leur donner beaucoup à manger à la fois une ou deux fois par jour; ils choisissent le meilleur, retournent le reste, le flaire et le rejettent. Si l'on met peu de fourrage à la fois devant eux, trois fois par jour, ils mangeront avec appétit, profiteront et ne perdront rien.

Les animaux, comme les hommes, aiment la variété. Quelques cultivateurs ont la inauvaise habitude de commencer à donner du blé-d'inde à leurs animaux, l'automne, et continuent à les nourrir de ce grain seul, jusqu'à ce qu'il soit épuisé. De cette manière, les animaux deviennent las de la meilleure provende que nous ayons; et la gaspillent, au lieu que si on la leur donnait seulement de temps en temps, avec quelque autre fourrage, elle serait toujours agréable.

Les jeunes animaux particulièrement exigent en tout des soins assidus. On doit les mettre à l'abri du froid et les protéger contre les animaux âgés, les tenir nets, à leurs aises, et en état de croître; autrement, il n'y a pas de profit à en élever. La première livrée est pour eux un temps d'épreuve, et si leur croissance est arrêtée, il sera difficile de remédier au mal.

BEAUCOUP DE TRAVAIL SUR PEU DE TERRE.

Le *Farmer's Companion*, dans un article sur les petites fermes, trace le plan suivant à suivre par le cultivateur qui n'a que peu d'argent.

Vous avez 100 acres de terre défrichées, dont vous réservez 50 pour prairie et pacage. Déterminez-vous à ne mettre en culture que 25 acres, mettant les 25 autres en mil et trèfle aussi bien que vous pourrez. Vous avez assez d'engrais sur votre ferme, ou auprès, pour six acres. Charriez-le, cette année, sur votre terre, enfouissez-le à la charrue, et semez ensuite du blé-d'inde, en mettant un peu de cendre, et, si vous pouvez vous en procurer, de chaux éteinte ou de plâtre, dans chaque fosse. Labourez deux fois aussi profondément que de coutume, et hersez deux fois avec une herse à longues dents, ou jusqu'à ce que la terre ressemble à celle d'un jardin. Si vous avez recueilli 35 minots de blé-d'inde par acre, auparavant, nous pouvons vous en promettre 70 ou 80, maintenant, car vous cultivez le blé-d'inde deux fois mieux que vous ne faisiez. Vous doublez votre récolte avec peu de dépense de plus. N'ayant plus d'engrais, vous devez compter, cette année, sur un labour plus profond et un meilleur hersage, pour les 10 acres qui restent, n'oubliant pas d'y mettre un peu plus de semence que d'ordinaire, si c'est de l'orge ou de l'avoine. A l'automne, semez du blé avec le même soin, là où le blé-d'inde a crû; et le printemps suivant, engraissez les six autres acres pour du blé-d'inde. Oui, mais vous pouvez fumer 10 ou 12 acres; car vous avez eu 25 acres

**PLANTATION.**—Le feu comte de Senlis a été le plus grand planteur d'arbres, etc., du présent siècle, ayant, à la date du dernier rapport sur les biens de sa seigneurie, mis en terre plus de 30,000,000 de plants, dans une étendue de plus de 8,000 acres, étendue dont n'a peut-être approché aucun propriétaire anglais, depuis les immenses plantations faites par le duc d'Atoll, vers le milieu du dernier siècle.

**VIN DE TOMATES.**—Il m'a été présenté par Wellington Rose, de la Société Unie, à Hancock, un échantillon de vin fait avec du jus de tomates, lequel m'a fait tellement au vieux vin de Madère qu'il au ait mis un amateur en peine de découvrir la différence. Ce vin avait été fabriqué en 1851, de sorte qu'il était de deux ans. Combien un plus grand âge l'améliorerait, c'est ce que nous ne saurions dire, mais tel qu'il est maintenant, nous pensons que ce serait un article précieux pour les malades, en prenant en considération son goût agréable, et les incontestables grandes qualités médicinales du fruit avec lequel il est fait.

Nous n'avons pas été mis complètement au fait du procédé employé pour fabriquer ce vin, attendu que le fabricant se flatte de le pouvoir perfectionner. S'il y réussit, nous ne doutons pas, vu les sentimens philanthropiques dont nous les avons animés, qu'il ne communique au public toutes les circonstances de la cloie, et qu'il ne devienne le bienfaiteur des malades et des infirmes, non-seulement en leur fournissant l'article tout préparé, mais encore en apprenant à d'autres comment le fabriquer.—*W. Bacon, Richmond, Mass.*

**CORRESPONDANCE.**

*Au Réd. du Journal du Cultivateur.*

COMTÉ DE QUÉBEC, 18 janv., 1854.

**Monsieur,**—Je saisis cette occasion pour faire les remarques suivantes, au moyen des colonnes de votre intéressant journal. Je me suis trouvé à l'Exposition Agricole du Comté de Québec, le matin du 22 septembre dernier, et j'ai vu avec beaucoup de plaisir les arrangements que les directeurs avaient faits pour la classification des différentes races d'animaux; les tables et banes pour les produits de la laiterie et les manufactures domestiques étaient on ne peut mieux, et particulièrement le mode d'attacher des étiquettes numérotées à chaque lot d'animaux. Les officiers de la Société ont été assidus à voir à ce que tous les articles fussent mis à la place convenable. Les messieurs qui avaient été nommés juges parurent sur le terrain à temps pour commencer à s'acquitter de leur tâche difficile. Quelle en a été la conséquence? Ils se trouverent d'un coup entourés d'une foule d'individus anxieux d'attrapper des prix, plutôt pour l'amour de quelques sche-

lins qu'autrement, chacun s'avancant pour regarder son cheval, ma vache; ou quelque chose que ce fût; et pour aller aux tables où étaient les produits de la laiterie, ce fut avec difficulté que les juges purent s'ouvrir un passage à travers la foule, et la même conduite désordonnée eut lieu jusque dans la chambre du comité. Une fois, un homme s'avança en couloyant la foule, un échantillon de blé dans chaque main, disant qu'ou ne lui avait pas rendu justice. On ne devrait pas permettre qu'un tel état de choses existât, car il est tout-à-fait contraire au règlement de la Société, qui dit: "Il ne sera permis à personne d'interrompre les Juges, lorsqu'ils feront l'inspection des animaux." En faisant les remarques ci-dessus, je n'ai pas eu dessein de blâmer les directeurs qui, à ce que je erois, ont fait tout ce qu'ils ont pu pour maintenir l'ordre. Espérant que les suggestions ci-dessus pourront faire qu'il y ait des réglemens meilleurs et plus stricts à une exposition future,

Je suis,  
**UN TÉMOIN OCULAIRE.**

**MARCHÉS DE MONTRÉAL.**

Foin, de 11 à \$12 par 100 boîtes.  
Paille, de 7 à \$8 do.  
Bœuf, de 5 à \$8 par 100lbs.  
Lard, 5½ à \$7 do.  
Moutons, de 2 à \$7 par carcasse.  
Agneaux, point.  
Veaux, rares. Pour les plus chétifs \$2. Pour les plus gros et meilleurs \$10.  
Froment, de 8s à 8s 3d.  
Blé d'Inde, 4s 3d.  
Orge, 4s 6d.  
Avoine, 2s 4d.  
Pois, 5s 3d.  
Sarrasin, 4s 6d.

**UNE EXPOSITION DE GRAINS, &c.**

AURA lieu au PALAIS DE JUSTICE, BASSIN DE GASPÉ, le 1er MARDI de FEVRIER, 1854, à DIX heures de l'avant-midi, pour les prix ci-dessous :

	s.	d.	s.	d.	s.	d.
Froment (échantillon, ¼ minot)	12	6	10	0	7	6
4 pour le meilleur de chacun						
1 Orge (do) 2 pour la meilleure de chacune	10	0	7	6	5	0
2 Orge (do) 2 pour la meilleure de chacune	10	0	7	6	5	0
Orge de Sibirie (do) pour la meilleure	10	0	7	6	5	0
Avoine Noire (do) 4 pour la meilleure de chacune	10	0	7	6	5	0
Avoine Blanche (do) 4 pour la meilleure de chacune	10	0	7	6	0	0
Pois (do) pour les meilleurs	7	6	5	0	3	9

**MANUFACTURES.**

Pour la meilleure paire de Bas tricottés	5	0	4	0	3	0	2	6
Pour la meilleure paire de Chaussons cu demi-Bas	4	0	3	0	2	6	2	0
Pour la meilleure paire de Mitaines	4	0	3	0	2	6	2	0
Pour le meilleur Bonnet de Paille	4	0	3	0	2	6	2	6
Pour do Chapeau de Paille	4	0	3	0	2	0	0	0

**SEMENCES.**

Pour la meilleure Graine de Navets des Champs, (échantillon, 1 lb.)	5	0	4	0	3	0
Pour la meilleure Graine de Mil, (do. ¼ minot)	7	6	5	0	4	0
Pour la meilleure Graine de Trèfle (do. 6 lbs.)	7	6	5	0	4	0
Pour le meilleur Échantillon de Graine de Jardin	5	0	4	0	3	0

Aucun article ne sera inscrit après 10 heures.  
Règlemens, les mêmes que l'année dernière.  
JOS. EDEN,  
Secr.-Trés.

Passin de Gaspé, 2 janv., 1854.

**SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU COMTÉ DE LEINSTER.**

LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE du Comté DE LEINSTER offre de décerner les prix suivants à une EXPOSITION Générale d'Animaux, de Produits et de Manufactures Domestiques, et autres objets ci-après, du Comté de Leinster, qui aura lieu à ST. JULIAN, un Village de cette Paroisse, le 22 FÉVRIER prochain, à DIX heures du matin.

**CHEVAUX AGÉS.**

	£	s.	d.
1ère Classe.—Pour le meilleur Etalon de race quelconque,	2	0	0
2e . . . . .	1	10	0
3e . . . . .	1	0	0
4e . . . . .	0	19	0
2me Classe.—Pour la meilleure Jument,	1	0	0
2e . . . . .	0	15	0
3e . . . . .	0	10	0
4e . . . . .	0	5	0
3me Classe.—Pour la meilleure Paire de Chevaux d'Ouvrage,	1	0	0
2e . . . . .	0	15	0
3e . . . . .	0	10	0
4e . . . . .	0	5	0
1me Classe.—Pour le meilleur Poulain Entier de 3 à 4 ans,	1	0	0
2e . . . . .	0	15	0
3e . . . . .	0	10	0
4e . . . . .	0	5	0
5me Classe.—Pour le meilleur Poulain Entier de 2 à 3 ans,	1	0	0
2e . . . . .	0	15	0
3e . . . . .	0	10	0
4e . . . . .	0	5	0
6me Classe.—Pour le meilleur Poulain Affranchi ou la meilleure Pouliche de 3 à 4 ans,	1	0	0
2e . . . . .	0	15	0
3e . . . . .	0	10	0
4e . . . . .	0	5	0
7me Classe.—Pour le meilleur Poulain Affranchi ou la meilleure Pouliche de 2 à 3 ans,	1	0	0
2e . . . . .	0	15	0
3e . . . . .	0	10	0
4e . . . . .	0	5	0
8me Classe.—Pour le meilleur Taureau de 2 à 4 ans,	1	0	0
2e . . . . .	0	15	0
3e . . . . .	0	10	0
4e . . . . .	0	5	0
9me Classe.—Pour le meilleur Taureau de 1 à 2 ans,	1	0	0
2e . . . . .	0	15	0
3e . . . . .	0	10	0
4e . . . . .	0	5	0
10me Classe.—Pour la meilleure Vache à Lait,	1	0	0
2e . . . . .	0	15	0
3e . . . . .	0	10	0
4e . . . . .	0	5	0
11me Classe.—Pour la meilleure Genisse de 2 à 3 ans,	1	0	0
2e . . . . .	0	15	0
3e . . . . .	0	10	0
4e . . . . .	0	5	0

12me Classe.—Pour la meilleure Genisse de 1 à 2 ans, . . . . . 1 0 0  
 2e . . . . . 0 15 0  
 3e . . . . . 0 10 0  
 4e . . . . . 0 5 0

MOUTONS ET COCHONS.

13me Classe.—Pour le meilleur Bélier de 2 ans et au-dessus, 1 0 0  
 2e . . . . . 0 15 0  
 3e . . . . . 0 10 0  
 4e . . . . . 0 5 0

14me Classe.—Pour le meilleur Bélier de 1 à 2 ans, . . . . . 1 0 0  
 2e . . . . . 0 15 0  
 3e . . . . . 0 10 0  
 4e . . . . . 0 5 0

15me Classe.—Pour la meilleure Paire de Brebis, . . . . . 1 0 0  
 2e . . . . . 0 15 0  
 3e . . . . . 0 10 0  
 4e . . . . . 0 5 0

16me Classe.—Pour le meilleur Cochon Entier de 7 mois à 1 an, 1 0 0  
 2e . . . . . 0 15 0  
 3e . . . . . 0 10 0  
 4e . . . . . 0 5 0

17me Classe.—Pour la meilleure Truie de 6 mois à 1 an, 1 0 0  
 2e . . . . . 0 15 0  
 3e . . . . . 0 10 0  
 4e . . . . . 0 5 0

FROMAGE ET BEURRE.

18me Classe.—Pour les 2 meilleurs Fromages pesant dix livres chaque, . . . . . 0 10 0  
 2e . . . . . 0 5 0

19me Classe.—Pour la meilleure Tinette de Beurre du pays de 30 livres, . . . . . 1 0 0  
 2e . . . . . 0 15 0  
 3e . . . . . 0 10 0  
 4e . . . . . 0 7 0  
 5e . . . . . 0 5 0  
 6e . . . . . 0 2 0

MANUFACTURES DOMESTIQUES.

20me Classe.—Pour la meilleure pièce d'Etoffe du Pays, prête à être employée, ayant la largeur ordinaire et 15 verges de longueur, 0 12 0  
 2e . . . . . 0 10 0  
 3e . . . . . 0 7 0

21me Classe.—Pour la meilleure pièce d'Etoffe Carrée ou Rayée, 15 verges, 0 10 0  
 2e . . . . . 0 7 0  
 3e . . . . . 0 5 0

22me Classe.—Pour la meilleure pièce de Flanelle, . . . . . 0 10 0  
 2e . . . . . 0 7 0  
 3e . . . . . 0 5 0

23me Classe.—Pour le meilleur Châle de laine ou coton, 0 7 0  
 2e . . . . . 0 5 0

24me Classe.—Pour la meilleure pièce de Toile du Pays, de 15 verges, 0 10 0  
 2e . . . . . 0 7 0  
 3e . . . . . 0 5 0

GRAINES.

25me Classe.—Pour les 2 meilleurs minots de Graine de Mil, 0 10 0  
 2e . . . . . 0 7 0  
 3e . . . . . 0 5 0

26me Classe.—Pour les meilleures 20lbs. de Graine de Trèfle rouge ou blanc, . . . . . 0 10 0  
 2e . . . . . 0 7 0  
 3e . . . . . 0 5 0

27me Classe.—Pour les meilleures 100 livres de Sucre du Pays, 0 15 0  
 2e . . . . . 0 12 0  
 3e . . . . . 0 7 0

Extrait des Règlements du 21 Mai, 1853.

1. Tout concurrent qui aura reçu pour primes à un Concours ou à une Exposition par un ou pour plusieurs objets jusqu'au montant de vingt chelins, enrant, paiera immédiatement deux chelins et demi, contract, entre les mains du Secrétaire-Trésorier; et tout concurrent qui aura reçu au-delà de vingt chelins, par un objet ou pour plusieurs à une Exposition ou à un Concours, paiera en les recevant cinq chelins, enrant; et le Secrétaire-Trésorier retiendra ces sommes pour servir de souscriptions.  
 2. Personne ne pourra concourir s'il n'est souscripteur suivant les Règlements sus-mentionnés.  
 3. Tous les Compétiteurs et autres seront soumis aux Règlements du 21 Mai, 1853, dont ils prendront connaissance chez le Secrétaire-Trésorier, P. U. Archambault, Gér., au Village de l'Assomption.

Par ordre, GOD. CHAGNON,  
 Prés. S. A. C. L.  
 P. U. ARCHAMBAULT,  
 S. T. S. C. L.  
 L'Assomption, 12 jan., 1854.

COCHONS DU COMTÉ DE NORFOLK.

Le Soussigné a à vendre quelques paires de ces animaux, de vraie race. Prix, \$15 par paire.  
 — AUSA: —  
 Un Verrat de la même race, âgé de 18 mois; les dits animaux sont tous d'un troupeau importé, et garantis de la meilleure race qu'il y ait en Canada pour la taille, la symétrie, la précocité, et la facilité à engraisser.  
 CHARLES HUGHES.  
 Trois-Rivières, 18 déc., 1853.

VIENNENT D'ÊTRE PUBLIÉS,

ATLAS DE RAMSAY, du prix de 30 sous, in-4to, contenant 12 cartes à contour, 1o. de l'Hémisphère Oriental; 2o. de l'Hémisphère Occidental; 3o. de l'Europe; 4o. de l'Asie; 5o. de l'Afrique; 6o. de l'Amérique Septentrionale; 7o. de l'Amérique Méridionale; 8o. du Canada; 9o. de l'Angleterre; 10o. de l'Ecosse; 11o. de l'Irlande; 12o. de la Palestine.  
 ATLAS DE L'ÉCRITURE SAINTE DE RAMSAY à l'usage des Ecoles, contenant 6 cartes colorées, pour l'éclaircissement de la Géographie de l'Histoire Sacrée, contenant, 1o. les Contrées de l'Est; 2o. les Marches des Israélites; 3o. la Palestine Juive; 4o. l'Ancienne Jérusalem; 5o. la Palestine Romaine; 6o. les Voyages de St-Paul, joliment couverts. Prix, huit sous.  
 L'ATLAS D'ÉCOLES D'ÉDINBOURG, in-4to, couverture d'étoffe, contenant 36 cartes colorées. Prix 5s.  
 L'ATLAS IMPÉRIAL, Ancien et Moderne, 47 Cartes. Prix 32s. 6d.  
 L'ATLAS NATIONAL, avec Ample Index. £3 15s.  
 LIVRES POUR PRIX OU RÉCOMPENSES; 50 grosses, de différents prix.  
 LIVRES À DESSINER, 10 grosses, de 1s. à 6s. la douzaine.  
 HEW RAMSAY, Montréal.  
 P. SINCLAIR, Québec.  
 A. H. ARMOUR et Cie., Toronto.  
 J. DUFF, Kingston.  
 A. BRAYSON, bytown.  
 J. M. GRAHAM, London.  
 R. R. SMILEY, Hamilton.

VIENNENT D'ÊTRE PUBLIÉE,

Une HISTOIRE DE ROME, à l'usage des Ecoles. Prix 2s.  
 Tous les journaux sans exception ont fait l'éloge de cet ouvrage comme excellent. D'après l'habileté avec laquelle il est écrit et le bas prix auquel il se vend, l'éditeur ose se flatter qu'il deviendra généralement en usage.  
 HEW RAMSAY,

A CEUX QUI ANNONCENT.

Une grande circulation à laquelle le Journal du Cultivateur est parvenu, en fait un excellent médium ou moyen de correspondre avec le public. Le taux pour annonces ou avis divers, n'est que de six sous par ligne pour la 1ère insertion.  
 Bureau du Journal du Cultivateur,  
 Rue Saint-François-Xavier.

LIVRES D'AGRICULTURE INSTRUMENTS, SEMENCES, &c.

Le Soussigné exécutera avec promptitude les Commandes par Livres d'Agriculture, Instruments, Semences, &c., pourvu qu'en lui fasse tenir une description détaillée de ce qu'on veut avoir, et un dépôt d'un montant raisonnable sur la valeur des articles demandés.  
 Montréal, 1853. H. RAMSAY.

MARCHANDISES NOUVELLES.

Le Soussigné a reçu maintenant son assortiment ordinaire et étendu de Papier, Livres de Compté, Livres d'Écoles, &c.  
 Montréal, 1853. H. RAMSAY.

LIVRES D'ÉCOLES POUR LESQUELS IL A ÉTÉ DONNÉ DES PRIX.

Le Soussigné a obtenu des DIPLÔMES aux Expositions Provinciales qui ont eu lieu à Montréal et à Hamilton, en 1853, pour la meilleure Collection de Livres d'Écoles, imprimés et reliés en Canada, à l'usage des Ecoles Élémentaires, des Ecoles de Grammaire, &c. Parmi les Livres exposés étaient les suivants:—

SÉRIE NATIONALE.

Leçons Générales, pour être exposées dans les Ecoles.  
 Premier Livre de Leçons.  
 Second Livre de Leçons.  
 Suite au Second Livre.  
 Troisième Livre de Leçons.  
 Quatrième Livre de Leçons.  
 Cinquième Livre de Leçons.  
 Vérité du Christianisme.  
 L'Alphabet remplacé.  
 Premier Livre d'Arithmétique et Cléf.  
 Second Livre d'Arithmétique et Cléf.  
 Arithmétique de Thomson, édition Anglaise, à bon marché.  
 Grammaire Anglaise et Cléf.  
 Femme des Livres et Cléf.  
 Traité du Mesurage.  
 Appendice, ou Supplément au Mesurage, à l'usage des Maîtres.  
 Éléments de Géométrie.  
 Introduction à la Géographie et à l'Histoire, avec Cartes, Estampes, etc., nouvelle édition beaucoup améliorée.

CURRICULUM LATINUM.

Cornelius Nepos. César de Bello Gallico.  
 Virgili Georgia. Q. Curtius.  
 Cicero de Amicitia. Taciti Agricola.  
 Cicero de Senectute. Horatii Carmina.  
 Ovidii Fasti.

ÉDITIONS CANADAINNES DE LIVRES D'ÉCOLES.

"The Canadian Primer," par Peter Parley.  
 "Primer" de Manson.  
 Alphabet de Mayou.  
 Do de Carpenter.  
 Do de Webster.  
 Dictionnaire de Walker.  
 Arithmétique de Walkingame.  
 Grammaire de Lennie.  
 Lecteur Anglais de Murray.  
 Grande Grammaire Anglaise de Murray.  
 Petite do do.  
 "Canadian School Geography," par Ewing.  
 H. RAMSAY.

**BETES D'HEREFORD.**

**A VENDRE** un TAUREAU de la vraie race d'HEREFORD, et un VEAU MALE de la même race, qui sera de service le printemps prochain. Pour les particularités, s'adresser à John McGinnis, Ecr., à St. Jean, ou à C. Skene, Ecr., ferme de Moore Land, Wolfe Island.  
N. B. — Un Priz de £10 a été donné à Québec, en 1854, pour le meilleur Taureau d'Hereford, d'âge quelconque, possédé dans le B. C.

**IMPRESSION ET RELIURE.**

Le Soussigné exécute avec propreté et diligence toutes sortes d'impressions, telles que, Livres, Catalogues, Listes de Prix, Etiquettes pour Expositions d'Animaux, &c. Il relie aussi, soit des Livres Imprimés, soit des Livres Blancs, tels que, Grands-Livres, Journaux, &c.

H. RAMSAY,

Bureau du Journal du Cultivateur, Montréal.

**SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE**

DU

**COMTÉ DE ST.-MAURICE.**

LE COMTÉ de REGIE de la dite Société d'Agriculture offre d'accorder et payer, à une EXPOSITION de PRODUITS AGRICOLES et autres objets, qui aura lieu LUNDI le 13 FÉVRIER prochain, à DIX heures A. M. Sur le Marché de la RIVIERE du LOUP. Les prix suivants adjugés :—

	a.	s.	d.	s.	a.	d.	s.
Blé de la Mer	12	6	10	7	6	6	3
Noire, 6 prix—15	12	6	10	7	6	6	3
Blé Laurent, 6 do—15	12	6	10	7	6	6	3
Autres Blés, 6 do—15	12	6	10	7	6	6	3
Avoine Anglaise, 6 do—15	12	6	10	7	6	6	3
Avoine Canadienne, 6 do—15	12	6	10	7	6	6	3
Orge, 6 do—15	12	6	10	7	6	6	3
P.-is, 6 do—15	12	6	10	7	6	6	3
Blé d'Inde, 6 do—15	12	6	10	7	6	6	3
Blé "arasin, 6 do—15	12	6	10	7	6	6	3
Graine de Nil 6 do—15	12	6	10	7	6	6	3
Bœuf Gras, 6 do—15	12	6	10	7	6	6	3
Lard do, 6 do—15	12	6	10	7	6	6	3
Moutons do, 6 do—15	12	6	10	7	6	6	3

Le Compétiteur devra exhiber au moins deux minots de chaque grain et les produits devront provenir de la récolte de 1852.

Les souscripteurs recevront aussi leur part de graine.

L. H. GAUVREAU,

Président.

G. E. MARGRAND,

Secrétaire-Trésorier.

Rivière du Loup, 14 jan., 1854.

**AVIS.**

LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DE MÉGANTIC, No. 2, tiendra son EXPOSITION d'HIVER de Produits Agricoles et d'Industriels, à la MAISON D'ÉCOLE No. 1, près de l'Église de St. Calixte, dans le Township de SOMMERSET, le MERCREDI, 15 de FÉVRIER, 1854.

Par ordre du Président,

ARCHIBALD MURKIN LOP,

Secr.—Trés.

Inverness, 27 déc., 1853.

**LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE**

**DE MÉGANTIC, No. 1,**

TIENDRA son EXPOSITION ANNUELLE de Grains et de Manufactures Domestiques à la MAISON D'ÉCOLE No. 1, près de l'Église de St. Calixte, dans le Township de SOMMERSET, le MERCREDI, 15 de FÉVRIER, 1854.

**ADRESSE DU PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION AGRICOLE DU HAUT-CANADA.**

L'ORIGINAL, 2 Janv., 1854.

Aux Présidents, Vice-Présidents et Directeurs de la Société d'Agriculture du Comté de

UN vertu des dispositions de l'Acte de la 16me Vict., Chap. 2, et des Sections 10 et 12, par lesquelles le présent Bureau d'Agriculture est réglé, quatre de ses membres sortent, cette année.

La ballote pour cette fin ayant eu lieu, le Colonel Thomson, R. L. Denison, écr., le Schériff Ruttan et John Harland, écr., se retirent, à la fin de l'année.

Le Colonel Thomson est Président du Bureau et le premier, je crois, qui l'a projeté, et il a été deux fois Président de l'Association; M. Denison a été pendant plusieurs années Trésorier du Bureau et de l'Association, et il a rempli les devoirs de cet office de la manière la plus efficace possible; M. le Schériff Ruttan a aussi été Président de l'Association, et s'est distingué par son zèle et son énergie pour la cause des améliorations canadiennes, tant comme membre du Bureau que comme particulier, et M. Harland a été un membre actif et utile du Bureau.

Comme ces messieurs peuvent tous être réélus, je prendrai la liberté de les recommander à l'attention de toutes les Sociétés d'Agriculture de Comté, comme hommes à être replacés dans le Bureau; et si cette suggestion est d'accord avec vos vues, je vous prie d'envoyer leurs noms au Bureau d'Agriculture, à Québec, immédiatement après votre assemblée annuelle de février, conformément aux dispositions de l'Acte.

Ce doit avoir été une source de satisfaction pour qu'on a à cœur la prospérité de son pays, d'avoir été témoin des opérations de l'Association Agricole, pendant ces dernières années, et du grand progrès qui a été fait dans la science de l'Agriculture, et je pense que les remerciements de chaque Société d'Agriculture de Comté sont dus aux messieurs qui ont fondé le Bureau et l'Association d'Agriculture, pour les efforts incessants qu'ils ont faits pour les amener à leur présent état, et il est à espérer que nous continuerons à faire des progrès jusqu'à ce que nous ayons atteint le plus haut point de perfection dans la science.

Nous ne devons pas non plus oublier ce que le manufacturier et l'artisan ont fait pour le pays. Je suis fier de pouvoir dire qu'il y avait à l'Exposition d'Hamilton, ainsi qu'à celle de Montréal, beaucoup de choses qui l'emportaient sur celles des mêmes classes exposées au Palais de Cristal, à New-York. Il est à espérer qu'aucun effort ne sera épargné pour faire que nous soyons bien représentés au Palais de Sydenham, le printemps prochain.

Dès que je me suis trouvé lié avec l'Association, j'ai recommandé l'achat d'un nombre de tentes suffisant pour toutes les fins de notre Exposition, pour être la propriété de la Société. Je crois le temps présent favorable pour demander instamment au gouvernement des fonds à cette fin. Comme nos Expositions augmentent chaque année en étendue, une somme de quinze cents livres, courant, devrait être obtenue pour cet objet. Il en résulterait moins de dépenses annuelles et plus de fonds pour nos prix. Je recommanderais aussi l'octroi à chaque Société d'Agriculture d'une petite somme à distribuer exclusivement pour des produits d'horticulture, là où il n'y aurait pas une Société Horticole d'établie.

L'établissement de bibliothèques agricoles ayant été mis sous la protection du Surintendant de l'Éducation pour le Haut-Canada, qui fait plus à cet égard qu'il n'aurait été fait, si ma suggestion faite en 1851 avait été mise à effet, il sera distribué par toute la Province du Haut-Canada, sous la direction de ce monsieur, et avec une rapidité qui n'a pas eu sa pareille, une quantité de matière à lire d'un caractère moral, instructif et intéressant, qui sera lu avec profit, comme on peut l'espérer, durant les longues soirées de l'hiver prochain. Je prendrai ici la liberté de suggérer simplement que le système suivi dans les écoles de paroisse d'Écosse, nourrait être adopté avec avantage dans ce

semaine, pour ce qui regarde les écoles du soir, et toujours aussi pour remplir leurs devoirs comme bibliothécaires. Il arrive souvent que des clubs agricoles soient formés à ces réunions, et qu'il soit écrit des dissertations sur des sujets ayant rapport à la science et soumises à l'Institut pour discussion. Je recommanderais qu'un catéchisme agricole fut rédigé immédiatement, sous la direction du Surintendant de l'Éducation et du Professeur d'Agriculture, et introduit dans chaque école élémentaire du Canada Occidental.

Ayant fait allusion au progrès et à l'avancement rapide de notre pays, il peut être à propos de rechercher les causes qui ont produit d'aussi heureux résultats. Nos précédentes Expositions Annuelles ont été d'un grand avantage et l'envoi d'articles choisis de nos départements Agricole et Manufacturier, ainsi que de nos forêts et de nos mines, au Palais de Cristal de Londres, en 1851, y a beaucoup contribué, grâce aux efforts de M. Logan, le Géologue Provincial et d'autres messieurs du Canada. Je suis d'avis qu'il n'y a pas de particulier auquel le Canada soit autant redevable qu'à M. Logan, et je suggérerais la convenance de lui présenter un témoignage du premier ordre. Je suggérerais de plus que le gouvernement soit prié sans délai de doubler le nombre de ses assistants et que tous ses rapports soient compilés et imprimés en un seul volume, en un aussi grand nombre d'exemplaires que possible, et que ce dernier volume soit suivi d'un second, aussitôt qu'il pourra être complété.

Les fonds de la Société sont dans un état prospère, et la protection du gouvernement sera continuée sans doute pour aider la Société dans ces opérations.

L'établissement d'un Bureau de Commerce et des Manufactures, en rapport avec celui d'Agriculture, mis sous la surveillance de quelque particulier qualifié pour la charge, et dont toute l'énergie pourrait être employée à leur avancement, avec des assistants entendus dans chacun des différents départements, ferait beaucoup pour l'amélioration de notre présent état.

J'ose espérer que les Sociétés de Comté, ainsi que les particuliers, feront tout ce qui dépendra d'eux pour que notre prochaine Exposition, qui doit avoir lieu à London, soit la plus grande que nous ayons encore vue.

Vu la position de London, qui est au centre d'une population rurale de deux cent mille âmes, et à l'écart du sol et du climat pour des fins agricoles, la meilleure du Canada, dont les habitants peuvent être comparés favorablement à ceux de quelque contrée que ce soit de l'Europe et de l'Amérique, ces avantages, ceux de bons chemins, qu'elle doit au gouvernement et à l'énergie de ses propres habitants et la construction récente de chemins de fer, la mettent dans une condition des plus favorables, surtout si l'on y joint la manière généreuse dont les comtés de Middlesex et d'Elgin sont venus en avant, et l'offre de souscriptions privées, au montant de quinze cents livres, courant; toutes ces circonstances favorables, jointes à la coopération des Sociétés de Comté généralement, doivent assurer à la mesure un succès qui n'a jamais été égalé parmi nous.

L'Exposition aura lieu les 26, 27, 28 et 29 de septembre, et l'on s'attend avec confiance qu' alors les chemins de fer de cette section seront achevés, et qu'on pourra venir de partout à London avec la plus grande facilité.

D'après l'expérience du passé, nous avons le plaisir de pouvoir nous attendre à ce que les dames fournissent des articles d'utilité et d'ornement, dans leur département, à l'Exposition prochaine.

Pour conclure, je me flatte que l'aide du Bureau d'Agriculture et du Bureau de l'Association de la province, avec leurs officiers et le Comité Local, et l'offre libérale du grand chemin à lisses de l'Ouest, faite par l'entremise de Wm. Niles, écr., Vice-Président de l'Association, et un des directeurs, assureront, avec le secours de la Providence, le succès de l'Exposition.

J'ai l'honneur d'être, messieurs, votre obéissant serviteur,

CHAS. P. TREADWELL.